

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 243 — SAMEDI, 29 DECEMBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



1889. — LA DÉBUTANTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 29 DÉCEMBRE 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — 1889 : La débutante. — Poésie : Que disait-elle par J. W. Poitras. — Les enfants dans les bois, par Xavier Marmier. — Poésie : La nuit de Noël, par J. B. Caouette. — Cueillette et Glanures, par Jules de Saint-Elm. — Ma chambrette, par Frédéric. — La science amusante. — A Bébé, par Mirl'ou. — Récréation de la famille. — Connaissances utiles. — Usages et coutumes. — Feuilleton : Guet-Apens.

GRAVURES : 1889 : La débutante. — Les futures maîtresses de la Maison Blanche aux Etats-Unis : Madame Benjamin Harrison ; Madame J. R. McKee, fille du général Harrison. — Lettre à une absente. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

CINQUANTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le cinquante-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de Décembre), aura lieu SAMEDI, le 5 JANVIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

Errata. — Dans notre dernier rapport de la liste des gagnants des primes du mois de novembre, lire Dolphis Marsan, au lieu de Dolphis Masson, qui a gagné la prime de \$50.00.



INSI que je vous l'ai dit dans ma dernière causerie, nous avons attendu en France pendant plusieurs semaines, le départ du vapeur qui devait ramener en Canada, les cinq derniers membres de la Presse Associée de la Province de Québec.

Pendant que notre navire se promenait dans la mer du Nord, notre imagination ne restait pas inactive, et nous éprouvions un certain plaisir à fixer à notre retour une date précise qui devait être pour nous une double fête.

Tout d'abord, nous avions supposé que nous serions au pays dans la dernière décade du mois de novembre.

—Où c'est bien cela, disait l'un, nous arriverons le 25, à la Sainte-Catherine, nous passerons notre soirée en famille, et nous revivrons au contact des bonnes amitiés que nous avons laissées là-bas.

—Nous mangerons cette excellente tire qu'on ne voit faire que chez nous, ajoutait un gourmand.

Et les souvenirs se déroulaient pendant que, silencieux, nous nous rappellions les joies passées

qu'un seul mot venait d'év'quer dans notre esprit.

Ce beau jour de Sainte-Catherine, nous l'avons passé en mer; nous avions vent debout, la mer commençait à s'agiter, les dernières côtes d'Angleterre, les îles Scilly venaient de disparaître dans les brumes de la Manche, et nous avançons dans un cercle d'eau dont la circonférence touchait partout aux nuées pleines d'orages.

. Voyant qu'il fallait renoncer aux gaités de la fête de cette patronne aimée des jeunes filles, nous nous sommes rabattus sur Saint-Nicolas, ce bon saint aimé du peuple, des travailleurs, des marchands, des marins, ce bon saint qui aime tant les enfants... bien sages.

Comme nous avons été autrefois — il y a bien longtemps, trop longtemps — des enfants très sages, nous avons tous gardé un bon souvenir de ce saint protecteur, et nous nous permettions bien de chômer sa fête.

C'est encore en mer que nous avons vu se lever l'aurore, le 6 décembre ! et quand je dis l'aurore, je vous prie de croire que c'est une figure des plus déplacées, car, ce jour-là, la charmante avant-courrière du soleil fit une telle grasse matinée, que Phébus ne put se résoudre non plus à sortir de son lit.

Nous avons quitté Terre-Neuve, et une nouvelle tempête nous faisait danser.

Le soir, nous étions réunis dans le fumoir, situé sur le pont, quand Faucher entra tout à coup, l'air sombre et l'œil plein de tristesse :

—Messieurs, dit-il d'une voix creuse, voici dans les parages de l'île de Sable... ce cimetière de l'Atlantique... !

Et, après avoir prononcé ces mots d'une gaité douteuse, il rejeta sur son épaule gauche le pan de son grand manteau et s'en fut... se coucher.

Cette apparition, ce discours, cet air funèbre, tout cela jeta un froid dans notre réunion, et les paroles devinrent plus rares, pendant que les paquets de mer se succédaient sur le pont et menaçaient de nous enlever, afin de donner de nouveaux cadavres au fossoyeur de l'île de Sable.

Le jour de Saint-Nicholas ne fut pas gai, non plus, comme vous le voyez.

. — Mes paroissiens, mes chers amis de Gaspé, soupirez le bon Abbé Van de Moortel, je ne les verrai donc pas le jour de l'Immaculée Conception. J'avais cependant un beau sermon à leur faire...

Et, en parlant ainsi, il disait certainement bien vrai, car le curé de Gaspé, qui a étudié chez les Jésuites pendant plus de vingt ans, est un des prêtres les plus éloquents que j'ai entendus.

Le 8 décembre, nous étions encore ballottés sur les vagues, mais, cette fois, en vue d'Halifax, terme de notre voyage maritime.

Notre aumônier est peut-être arrivé dans sa paroisse pour célébrer la messe de l'aurore, si non celle de minuit, car la route est longue, et comme le service des bateaux à vapeur est terminé pour la saison, il a en plus de deux cents milles à faire en traîneau par des chemins impossibles.

Enfin, nous aussi, après avoir passé par plusieurs climats : au Havre les crysanthèmes étaient en fleurs dans les jardins publics, à Terre-Neuve la température était assez douce, et à Halifax le froid commençait à piquer, pendant qu'on gelait à Québec) nous avons pu passer le jour de Noël en famille et nos maux ont pris fin, malgré la compagnie Bossière et les fureurs d'Eole.

. Désaulniers, qui a bien voulu me remplacer pendant mon absence, me semble avoir pris en mon nom un engagement qu'il me sera peut-être difficile de remplir d'une manière convenable, à savoir que je ferai aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ un récit des observations que j'ai pu faire pendant mon voyage en Europe.

Peut-être, en effet, si cela ne vous ennuyait pas trop, vous raconterai-je certains épisodes de cette courte odyssée, mais, pour le moment, je m'en tiendrai à vous faire part de certaines réflexions que peuvent m'inspirer les événements récents et qui vous intéressent plus spécialement.

En parcourant les journaux parus depuis quatre mois, je vois qu'au Canada comme en

France, on s'est beaucoup occupé de trois hommes qui ont cherché ou cherchent encore à immortaliser leur nom par des moyens divers.

A Montréal, à Paris, à Québec et à Londres, on n'a parlé, en effet, pendant longtemps, que "Jacques l'éventreur," du général Boulanger et de Prado.

Le premier, le tueur de femmes, jette toujours la terreur dans Londres, continue à dépister les recherches de la police, des agents secrets et des citoyens, et le désarroi est tel que le chef de police de la capitale anglaise, un général, rien que ça, a donné sa langue aux chiens et... sa démission.

Cet échec humilie singulièrement les *cockneys* qui ont peine à croire que leurs détectives soient inférieurs à ceux des autres nations, que leurs pickpockets seuls aient une supériorité incontestable.

L'assassin de Londres semble même parfois avoir le don d'ubiquité, car des lettres signées de son nom sont reçues chaque semaine par les chefs de police de villes situées très loin les unes des autres.

Le colonel Hughes, de Montréal, a reçu également une missive de ce genre, mais, renseignements pris, on a reconnu qu'elle était l'œuvre d'un mauvais farceur, ayant plus de wiskey dans l'estomac que de jugement dans la tête.

. Comme tant d'autres curieux je suis allé à la cour d'assises de Paris, afin de voir Prado, ainsi que ses complices et une partie de ses victimes.

La physionomie de ce singulier coquin, dont la tête a été promise au bourreau, ne répondait nullement à l'idée que je me faisais d'un criminel de son espèce et vraiment, vous et moi, nous lui aurions serré la main, s'il nous avait été présenté, nous félicitant de faire la connaissance d'un homme aussi intelligent et de mine aussi affable.

Et ceci me remet en mémoire l'aventure d'un avocat célèbre de Paris :

Il avait été choisi par la Cour pour défendre un individu accusé de meurtre et il avait accepté cette tâche avec beaucoup de répugnance après avoir eu une entrevue avec son client de hasard.

Cet homme avait en effet tout ce qu'il fallait pour inspirer l'antipathie la plus profonde. D'une laideur repoussante, ce misérable, au front bas et fuyant, à la bouche tordue par un tic de naissance, au regard louche et à l'aspect brutal, ne répondait que par monosyllabes aux questions de son avocat qui ne put en rien tirer que des mots très obscurs.

Presque toujours il semblait indifférent à son sort et paraissait peu se soucier qu'on lui coupât la tête ou non.

La plaidoirie de son défenseur se ressentit beaucoup de l'attitude de l'accusé, car, ainsi qu'il l'a dit plus tard, le brillant orateur fut ce jour-là très inférieur à sa réputation, mais ses auditeurs l'excusèrent facilement. La cause était en effet perdue d'avance, et cette tête de démon devait bien être celle d'un coupable.

Le verdict fut affirmatif sur toutes les questions et muet sur les circonstances atténuantes.

Résultat : condamnation à mort.

On ramena le malheureux dans sa cellule et on le garda à vue en attendant l'heure de l'exécution.

Les jours s'écoulèrent et personne ne s'intéressait plus au condamné quand, un beau matin, on apprit avec étonnement qu'un autre individu, le frère du pauvre diable condamné à l'échafaud, venait de déclarer qu'il était seul coupable.

Ce qu'il y avait de plus surprenant et de plus étrange dans cette affaire, c'est que l'homme qui venait avouer ainsi sa culpabilité offrait au physique le contraste le plus parfait avec le premier accusé, et que sa physionomie était aussi sympathique que celle de l'autre était repoussante.

Un second procès eut lieu et l'on apprit alors que l'être informe, laid, horrible, hideux, était le dévouement personnifié, et qu'il préférerait mourir plutôt que de dénoncer le frère qu'il aimait quand même, malgré le crime dont celui-ci s'était rendu coupable.

Allez donc vous en rapporter maintenant aux traits d'un homme pour le juger, et comment voulez-vous que l'on prouve au sérieux cette

maxime de Vauvenargues que je relisais hier : *La physionomie est l'expression du caractère et celle du tempérament.*

Prado a une tête de parfait honnête homme, et cependant c'est un assassin.

. Avant mon départ, je me figurais qu'on était, à coup sûr, bien meilleure là-bas qu'ici, mais je me suis aperçu, au bout de quelques jours, que nos cousins de France avaient leurs petits défauts tout comme nous.

J'ai constaté que, là aussi, les gros poissons mangent les petits et que, s'il y a des malheureux, c'est malgré eux, comme dit la chanson.

Je puis ajouter qu'après avoir vu Prado, lu les horreurs de Whitechapel, écouté les boulangistes et entendu les doléances des marchands, des industriels, des cultivateurs, des légitimistes, des radicaux, des orléanistes, des républicains, des bonapartistes, des travailleurs, des paresseux, des gens de lettres, des artistes, des décadents, des riches, des pauvres, des malveillants et de beaucoup d'autres encore, j'en ai conclu que l'honnêteté était rare en ce moment, que l'homme heureux est encore à naître et que cette conclusion n'était même pas une découverte de ma part.

Que si l'on me demande quel pays je préfère, je répondrai que mon rêve serait de passer l'hiver en France et l'été au Canada, et que, pour me rendre d'un pays à l'autre, je prendrai une ligne dont les navires partent sérieusement à date fixe.

. Quant au général Boulanger, j'ai écouté ce qu'on disait de lui et les airs sont ainsi divisés.

Le général, disent les uns, n'a pas de passé militaire, et on le considère dans l'armée comme très inférieur à tous les autres généraux de division. Quant à la revanche, nous la voulons autant que lui, mais mieux que lui, c'est-à-dire de manière à être sûrs de la réussite.

Comme homme, il a fait ses preuves, en ce sens qu'il s'est montré sous un jour déplorable dans ses rapports avec le duc d'Aumale qu'il a flatté longtemps et qu'il a fait expulser plus tard.

Comme citoyen, il ne cherche qu'à faire du tapage et à acquérir une popularité de mauvais aloi, et comme homme d'intérieur vous avez vu qu'il n'est pas un modèle à donner aux familles, puisqu'il a cherché à divorcer dernièrement.

Somme toute : soldat des plus ordinaires, citoyen dangereux et mauvais mari.

Le général ! protestent les autres, est le seul ministre de la guerre sérieux que nous ayons eu depuis vingt ans. C'est lui qui a donné confiance à l'armée, qui lui a fait faire des progrès incroyables, c'est l'homme de l'avenir, de la revanche, de la délivrance de l'Alsace et de la Lorraine.

C'est le citoyen intègre qui veut chasser les incapables qui sont au pouvoir, il sera notre sauveur !

Et parmi ses plus chauds partisans, il faut surtout entendre notre ami Foursin-Escandre, que beaucoup d'entre vous connaissent puisqu'il était déjà venu huit ou dix fois au Canada.

— Mon cher, me disait-il un soir, en terminant une longue dissertation sur les affaires de France, nous ne manquons certes pas d'hommes dans notre beau pays, mais je n'en vois qu'un qui ait assez de nerf pour nous conduire sur les bords du Rhin, avec des chances de succès. Aujourd'hui les Français se départissent en deux classes : nos amis et les autres.

— Qui cela, les autres, lui dis-je ?

— Les autres ?... hum !... les malveillants ! ! !

Il est difficile de trouver des opinions plus diamétralement opposées, et si vous voulez savoir de quel côté je me rangerais si j'étais forcé de faire un choix, je crois bien que je serai peut-être légèrement malveillant.

. Pour nous, qui sommes assez heureux pour n'avoir pas besoin de songer à la guerre, puisque nous n'avons pas d'ennemis, tous nos vœux sont pour que le grand duel prochain se termine à l'avantage de notre mère-patrie et pour qu'elle jouisse enfin du calme et de la paix qui règnent dans la Nouvelle-France.

Il est probable que le jour du combat ap-

proche, et je crois que l'année qui va commencer verra la solution du grand problème.

En attendant, je vous souhaite bon an et bon jour.

Leon Leduc

1889 : LA DÉBUTANTE

(Voir gravure)



'EST à ce vieux théâtre, où déjà tant d'actrices ont passé, que les savants, pour en supputer les nombres, se querellent sur des milliers.

Si vieux, ce théâtre ! Nul n'en connaît le fondateur ; et les spectateurs en malins ont même fini par dire que c'est un théâtre qui s'est fait tout seul.

La direction aussi est mystérieuse. A peine on aperçoit, sorti de la coulisse, je ne sais quel régisseur sans âge, auquel, de siècle en siècle, les spectateurs ont trouvé une figure de vieillard. Il passe, indifférent en apparence à la scène et à la salle, présentant chaque actrice au public ; puis les fauchant hâtivement, tour à tour, sur les planches : les plus sifflées ou les plus acclamées, peu lui importe ! Il renvoie, là-haut, à l'invisible direction — sans que personne sache si elles y parviennent — les plaintes d'un public sans cesse renouvelé. Car le public se plaint toujours. Pourtant, que de transformations sur la scène, heureuses souvent ; combien de bouleversements, quelquefois inutiles !

Mais, chose étrange ! à mesure que l'installation générale devient plus confortable, luxueuse même — le progrès des sciences ayant permis de réaliser des merveilles — ce public mieux assis s'intéresse et s'amuse moins, et médite davantage de la direction occulte qu'il veut enfin saisir et rendre responsable. Ce sont de grands cris, quasi féroces, parmi les hautes galeries : " Ils n'entendent point, " ils ne voient point. " Ils menacent sans cesse d'envahir et de briser les loges. En vérité, depuis que le théâtre est théâtre, les spectateurs se sont battus moins pour le spectacle que pour les places. Hélas ! et dans les loges, c'est là, c'est là qu'on baille derrière les événements.

Pendant, tout a été joué sur la scène : les naïfs mystères, les drames de sang, les navrants mélodrames, la comédie — et la meilleure — les farces grossières, les saynètes académiques. Que de rires ! que de larmes ! des sourires, aussi, de spectateurs plus fins et de secrètes émotions d'être sensibles qui font les sceptiques ?

Jadis, le public plus simple s'émerveillait très volontiers. Son imagination aidait beaucoup à la mise en scène : un bruissement sous les planches, il entendait les nymphes sortir des ondes ; un éclair dans les frises, il voyait les anges descendre du ciel. Le public d'aujourd'hui est devenu savant et critique : pédant, pour tout dire. Il examine avec des lorgnettes perfectionnées les dessous des objets : il prétend connaître au commencement le mot de la fin, et, par une contradiction de sa nature et à cause de son ignorance des choses, il gémit de ne plus goûter le plaisir après qu'il a détruit l'illusion.

Autrefois aussi, c'était de mode d'applaudir les actrices. L'étoile vieillie, abandonnant la scène, on la fêtait avec mélancolie. Et le dernier soir de décembre, qui était sa représentation d'adieu, au souvenir de ses rôles divers, quel spectateur n'avait la voix émue en fredonnant les refrains, gais ou tristes... demain déjà des refrains d'autant ! Maintenant, sans un rappel, sans un bravo ! une actrice remplace l'autre. " Celle-là était vieille, murmurent les vieux spectateurs ; et celle-ci ! Aucun charme, nulle passion ! On n'entend plus leur voix... elles ne savent plus dire. " Et les jeunes spectateurs — oh ! tristesse ! — raillent dans toutes les deux le passé et le souvenir, la beauté et l'amour.

Elle est là, la débutante. Les fabuleux échos de la moderne réclame l'ont, en grand tintamarre, annoncée ; et dans les journaux, sur les affiches, aux vitres des magasins, c'est son chiffre qui est en vedette. Même dans les familles et jusqu'au près du plus pauvre foyer, on s'entretient de son début. Déjà, sous les portes cochères, au coin des rues, les pauvres vous demandent l'aumône en son nom.

Spectateurs, ne pourriez-vous pas lui faire crédit d'un peu d'enthousiasme ? Car, enfin, vous, spectateurs moroses, est-ce que vous croyez que le théâtre manque de richesses pour la mise en scène future ? Regardez, regardez les vieux décors, ceux de la création du théâtre, ceux qui furent faits durant les six jours : ces fonds d'arbres, ces murs bleus, ces ciels d'aube et de crépuscule, cette vûte de la nuit aux milliards de lueurs lointaines, vieux décors toujours neufs, rafraîchis et renouvelés par une éternelle main d'artiste.

Et vous, spectateurs craintifs, ce qui vous gêne d'avance le spectacle et l'actrice, serait-ce ces cris partis quelquefois de-ci, de-là : " Le théâtre craque ! " — " Le théâtre brûle ! " Certes ! il a toujours, ou ne sait d'où, un peu craqué ; et toujours on ne sait d'où, des étincelles ont jailli. Mais votre strapontin qui tombe, est-ce la salle entière écroulée ? et une frise en feu, l'embrasement de l'édifice ?

Ecoutez, écoutez le vieux régisseur qui murmure dans sa vieille barbe, pour l'une après l'autre de vos fugitives générations : " La direction, là-haut, veille, répare, étend. ... "

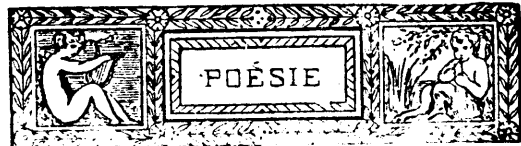
Elle monte sur la scène, la débutante ! Jolie ! Belle ! Ce n'est encore qu'un visage inanimé qui s'illuminera de ses rôles. Mais n'est-ce pas qu'elle a, sous sa mine du Conservatoire et dans son costume inépuisable, la grâce, le charme, un je ne sais quoi de l'aurore ?

Que jouera-t-elle ? Du classique ? Du romantique ? ou quel que pièce naturaliste ? Répertoire ancien ou répertoire moderne, ce sera l'amour, l'éternel amour sous une nouvelle figure d'amoureuse.

Laissez-vous prendre à ces airs d'ingénue, et qu'elle vous fasse un peu battre le cœur ! Souvenir, espoir, saluez-la, vieux spectateurs ! Acclamez-la, ô jeunesse !

Sur le vieux théâtre du monde, sois la bienvenue, nouvelle année !

FRANÇOIS DE JULLIOT.



QUE DISAIT-ELLE ?

Rêveuse, assise aux bords des eaux,
Songeant aux fleurs qu'elle a semées,
A l'heure où le chant des oiseaux
S'éteint dans l'ombre des ramées,
Une fillette au front vermeil
L'œil brillant d'amour et de flamme,
Sous les derniers feux du soleil,
Ouvrait les replis de son âme.

Sa voix qui parlait aux échos,
Semblait suspendre la nature,
Puis on aurait dit que les flots,
Jaloux d'entendre son murmure,
Aplanissaient leur front d'azur
Pour faire briller dans les ondes
Les rayons de son regard pur
Et ses soyeuses boucles blondes.

Le soir caressait, plein d'amour,
De sa mélodieuse haleine,
Ses lèvres, son cou de velour,
Qu'embrassaient un collier d'ébène.
De la nature qui s'endort,
Livrée à tout le grand mystère,
Souriant dans un rêve d'or,
La fillette oublia la terre.

Ses lèvres murmurant tout bas
Laisèrent glisser mille choses
Que l'on comprend, qu'on ne rend pas.
Et que l'on puise dans les roses...
Que pouvait dire cet enfant,
Que se passait-il en son âme ?...
Elle disait ce que souvent
Resseint, mais ne dit pas, la femme...

J. W. POITRAS.

Montréal 1888.

LES ENFANTS DANS LES BOIS

LÉGENDE



TROIS enfants se rendant ensemble à l'école réfléchissent que c'est bien ennuyeux d'étudier, et se disent : Allons au bois, nous y trouverons toutes sortes de jolis animaux qui n'ont rien de mieux à faire que de jouer, et nous jouerons avec eux.

Ils s'en vont et passent sans oser s'arrêter devant l'active fourmi, et s'écartent aussi de l'abeille. Mais le hanneton, qu'ils invitent à s'associer à leur récréation, leur dit :

— Y songez-vous ? Il faut en ce moment que je me construisse, avec ces brins d'herbe, un nouveau pont solide.

— Moi, dit la souris, je dois faire mes provisions pour l'hiver.

— Moi, dit la blanche colombe, j'ai plusieurs choses encore à porter dans mon nid.

— Moi, dit le lièvre, je m'amuserais volontiers à courir avec vous, mais je n'ai pas encore lavé mon museau ce matin. Avant tout, je dois faire ma toilette.

— Et toi, gentil ruisseau, s'écrient les petits déserteurs, toi qui sautille et babille si bien, ne veux-tu pas jouer avec nous ?

— Ah ! voilà de sots enfants, répond le ruisseau. Comment ? Vous vous figurez donc que je suis inoccupé ! Eh ! nuit et jour, je n'ai pas un instant de repos ! Il faut que je désaltère les hommes et les animaux, que j'arrose les collines, les vallées, les champs et les jardins. Il faut que j'éteigne les incendies, que je fasse mouvoir des forges, des moulins, des scieries. Je n'en finirai pas si j'essayais de vous énumérer tous mes différents emplois. Adieu, je suis pressé.

Les enfants, déconcertés, lèvent les yeux en l'air et aperçoivent un pinson perché sur une branche.

— Ah ! lui disent-ils, toi qui n'as rien à faire, veux-tu venir jouer avec nous ?

— Rien à faire ? Etes-vous fous, répond le pinson. Pendant le jour, il faut que j'attrape des mouches pour ma nourriture. Il faut que je fasse ma partie dans le concert des autres oiseaux, que je récréé par mes chants le pauvre ouvrier dans son travail, que j'endorme les enfants par un autre chant et que, soir et matin, je célèbre les louanges de Dieu. Allez, petits paresseux que vous êtes, allez aussi à votre devoir et ne venez plus troubler les habitants des forêts qui tous ont leur tâche à remplir.

Les enfants ont profité de cette leçon, et ils ont reconnu que le plaisir est la récompense du travail.

XAVIER MARMIER.



Madame J. R. McKee, fille du général Harrison.



Madame Benjamin Harrison

LA PROCHAINE ADMINISTRATION NATIONALE AUX ÉTATS-UNIS — LES FUTURES MAITRESSES DE LA MAISON BLANCHE



LA NUIT DE NOEL

(MUSIQUE DE M. N. CRÉPAULT)

I

L'Âpre saison déroule sur la terre
Son lourd manteau de neige et de frimas ;
Le vent du soir soupire avec mystère
Dans la ramure où brille le verglas.
Il est minuit. Le carillon du temple
Jette aux échos un hymne triomphant,
Et le chrétien, à deux genoux, contemple,
Avec amour, un adorable enfant. } Bis.

II

Il est plus grand que tous les rois du monde,
Plus radieux que l'éclat du soleil,
Plus éloquent que la foudre qui gronde,
Plus pur et saint que les anges du ciel.
Et cependant, il est né sur la paille :
Son divin corps est en proie aux douleurs...
Que l'univers d'allégresse tressaille,
Car cet enfant rachète nos malheurs ! } Bis.

III

Au front du ciel une étoile rayonne,
Guidant les pas des rois les plus puissants
Qui vont offrir, en guise de couronne,
Au nouveau-né, l'or, la myrrhe et l'encens.
Chrétiens, allons, à l'exemple des Mages,
Nous prosterner devant le Rédempteur !
Adressons-lui nos vertueux hommages,
Et redisons : Gloire au Libérateur ! } Bis.

J. B. Caouette

Québec, 1888.

CUEILLETTE ET GLANURES

LA BÉNEDICTION DU NOUVEL AN

“ Ah ! mon cœur vous regrette encore,
“ Mes tendres ans évanouis !
“ Vous avez fui, comme l'aurore
“ Tout devant l'astre aux feux bénis.

QUI de nous n'a pas conservé le souvenir de cette délicieuse scène de famille, la bénédiction du nouvel an, ou mieux du jour de l'an, comme on dit si bien dans nos bonnes campagnes ? Qui ne se souviendrait, avec le plus intime plaisir, de ce beau temps jadis, où, jeune enfant, il allait s'agenouiller aux pieds d'un père ou d'une mère et, plein d'un aimable enthousiasme, les priait de faire descendre sur lui les bénédictions d'en haut, au début de chaque nouvelle année ? L'on ne saisissait pas encore, alors, tout le sens, toute la portée de cette action de piété filiale, si belle en elle-même, et pourtant, avec quel empressement instinctif, avec quelle ivresse enfantine on y participait ! C'est qu'il y a, dans cette pratique, bien ordinaire pourtant, quasi commune dans nos familles chrétiennes, quelque chose de relevé, quelque chose de grand, de sublime même, je dirais qui entraîne, qui domine, quelque chose qui agit fortement sur l'imagination vive des jeunes enfants et laisse, dans leurs sensibles cœurs, un souvenir qu'ils aimeront toujours à se rappeler.

En effet, n'est-ce pas réel que cette bénédiction qu'un père appelle, au premier jour de l'an, sur les têtes de ses fils et de ses filles rassemblés à ses genoux, revêt, en quelque sorte, un caractère divin ? Il semble que le Très-Haut, lorsqu'il a commis aux pères et mères l'autorité dans la famille, a, du même coup, chargé leurs mains de ces bénédictions célestes, leur enjoignant de déverser, en son nom, à l'occasion de ce jour unique que ramène l'an nouveau, ces trésors de grâces sur les enfants qu'il leur a donnés. Voilà pourquoi, constitués mandataires de l'Éternel dans cette mission d'amour auprès de leurs enfants, les parents apparaissent à nos yeux avec un pres-

tige nouveau. C'est là ce qui plaît, ce qui réjouit dans cette belle scène de famille, ce à quoi le penseur chrétien aime toujours à s'arrêter : car cela rappelle le bon vieux temps des patriarches, cet âge d'or où les fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob cherchaient, dans la bénédiction paternelle, un gage assuré des faveurs de Jéhovah !

Je faisais tout à l'heure allusion à nos bonnes campagnes : c'est là, en effet, que vivent encore, dans toute leur naïve grandeur et leur noble simplicité, ces vieilles coutumes patriarcales. La ville, ah ! elle en a perdu bien d'autres belles coutumes qu'on ne retrouvera plus qu'aux champs, elle aura bientôt fait aussi d'avoir laissé périr celle-là ! Toutefois, j'aime à le dire pour être juste, il se trouve encore, au sein même de nos cités, nombre de bonnes familles où de dignes enfants se font toujours gloire de suivre cet usage si beau, si touchant.

Mais je soutiens qu'il faut aller là-bas, dans nos campagnes, pour jouir de ce spectacle touchant et édifiant que plusieurs d'entre nous ont admiré bien des fois : celui d'une famille entière, depuis le mâle gars de vingt à vingt-cinq ans jusqu'à la fillette de cinq ou six années, à genoux aux pieds d'un père ou d'une mère—quand le père, hélas ! n'est plus là—et recevant, le front courbé, avec respect, cette bénédiction qu'ils regardent comme un gage assuré de bonheur, sans laquelle ils craindraient presque d'entrer dans l'année nouvelle. D'autres fois, piété plus remarquable encore ! c'est un père, c'est une mère, déjà avancés en âge, venant avec toute leur famille implorer de l'aïeul la faveur de sa bénédiction et lui présenter, en même temps, les hommages respectueux de sa postérité. On a vu, toujours au sein de nos campagnes, des têtes grisonnantes ou même grises déjà, se courber, dans l'attitude de la plus absolue déférence, sous la main tremblante d'un vieillard à cheveux blancs, le priant de bénir deux et parfois même jusqu'à trois générations issues de son sang, rassemblées autour de lui en cet heureux jour de fête. Ah ! qu'un tel spectacle est consolant, et comme il fait bien voir au chrétien toute la justesse et la vérité de ce précepte divin : “ Honore ton père et ta mère et tu vivras longtemps ! ” En effet, cette postérité nombreuse, n'est-ce pas la promesse de longue vie réalisée ici-bas dans une race forte et pleine de vitalité ?

Il est encore un autre tableau qu'offre cette jolie fête de famille, et c'est par celui-là que je veux terminer ces quelques réflexions. Quoique du même genre que les précédents, non moins touchant et édifiant, il est peut-être plus riant encore. Cette scène-là, par exemple, je l'ai revue plusieurs fois, et je suis heureux d'y avoir moi-même pris part bien souvent, ne formant qu'un vœu : celui de pouvoir, bien qu'en vieillissant, goûter longtemps, goûter toujours cette douce et filiale joie, une des plus regrettées des jours de mon enfance.

Voici comment cela se passe : Ici, la famille est en pouce, l'aîné a quatorze ou quinze ans, le benjamin en compte de trois à quatre. C'est le matin du premier jour de l'an ; la veille déjà, dès avant même, on a conspiré d'aller ce matin-là, bien à bonne heure, aussi à bonne heure que possible, solliciter la bénédiction paternelle. Heureusement qu'il y a eu des arrangements pris pour qu'on y aille tous ensemble, sans quoi quelques-uns des plus vigilants joueraient aux autres le mauvais tour de leur voler la primeur ; c'est là un procédé qui réjouit beaucoup les vainqueurs de cette course au clocher d'un nouveau genre, mais qui ne flatte pas du tout les vaincus. Aussi, est-ce une de ces petites offenses d'amour-propre qu'entre enfants on a du mal à se pardonner en toute autre occasion qu'aujourd'hui. Mais, pour cette fois-ci, c'est convenu qu'on ira tous ensemble et personne ne voudra transgresser la consigne.

Voyez les donc, déjà toute la bande est sur pieds, bien avant le réveil des parents. Garçons et fillettes n'ont fait qu'une toilette bien sommaire ; le plus urgent, c'est d'être prêt d'avance à tout événement. En attendant qu'un bruit quelconque, qu'ils saisiront à coup sûr, annonce dans la chambre voisine que le papa au moins est levé, ils sont là, alentour du feu qui pétille, à se communiquer leurs impressions diverses ou bien à se répéter les vieux contes de la veillée. Il

régne, dans cette petite assemblée, un certain air intéressant et légèrement solennel. De temps à autre, on prête l'oreille, le silence se fait complet, on attend avec anxiété, on a peine à se décider de reprendre les propos interrompus par ce léger bruit qu'on avait pris pour le signal attendu. Ah ! qu'il leur tarde d'aller chercher cette bonne bénédiction dont ils parlent depuis si longtemps.

Çà et là sont suspendus à la muraille, à portée de leurs mains, les bas des plus jeunes, gonflés des largesses du vieux Saint-Nicolas. Il y a bien la jolie Georgette, espiègle de dix ans, qui leur lance des yeux coquins, et bébé qui a bien envie de s'expliquer le mystère ; mais les grands sont là et ils savent bien, eux, que cela est sacré et qu'on y touche qu'une fois la bénédiction reçue : aussi, grâce à leur active surveillance, tous se tiennent on respect et s'efforcent de ne pas penser à Saint-Nicolas.

Bon, Paul a entendu quelque chose... c'est cela, papa est levé ; on se consulte un moment : dans quel ordre entrer, qui va parler au nom de tous ? Ce sera Paul lui-même, c'est entendu, ce gai bambin de six ans ; les plus jeunes, les moins timides, s'avancent les premiers. Les voilà aux pieds du père, et le petit Paul formule sa supplique du mieux qu'il le peut, aussi bien que le lui permet l'émotion qui l'agite. Cette douce émotion a gagné tout le monde, jusqu'au père lui-même qui, tout heureux, lève les mains au-dessus de ces têtes, son espoir et son orgueil, et appelle sur ces chers enfants les meilleures bénédictions du ciel. Entre temps, la mère s'est éveillée à son tour, et, les larmes aux yeux, contemple ce spectacle qu'elle revoit chaque année, mais qui ne laisse pas pourtant de charmer son cœur aimant de le remplir d'une joie bien vive et toujours nouvelle. Les enfants se sont alors relevés et passent, chacun à son tour, des bras du père dans ceux de leur maman. Oh ! qu'ils sont affectueux et tendres, oh ! quel doux bien de famille que ces chauds baisers du nouvel an !

Puis les jeunes s'élançant vers les bas, gros d'attraits, dévaliser Saint-Nicolas ; pour les aînés, plus posés, ils attendent que le papa ou la maman vienne leur faire connaître les présents que leur apporte l'an nouveau. Et chacun de se réjouir à qui mieux mieux, et tous d'être contents, bien contents.

N'avais-je pas raison d'appeler cette scène une des plus belles de la vie de famille ?

Profitez donc, ô parents, de cet an nouveau que le Seigneur nous donne, pour bénir, avec toute la tendresse de ces cœurs d'élite que le ciel n'a mis que dans vos poitrines, vos enfants respectueux qui sollicitent cette faveur de votre inaltérable affection. Et vous, de votre part, enfants, allez avec empressement, allez avec joie demander à vos parents chéris, vous qui les avez encore et qui le pouvez faire facilement, cette bonne et reconfortable bénédiction du nouvel an, bénédiction qu'à chaque jour de l'année, suivant le mot d'un spirituel écrivain, ils vous ont donnée dans leur cœur, mais qu'ils feront descendre alors sur vos têtes avec plus de ferveur encore, avec un plaisir tout nouveau. Allez-y, le cœur plein d'une douce confiance, et le bon Dieu vous bénira !

En l'honneur d'Elmy

“ Une visite fait toujours plaisir. ” “ Ah ! par exemple ! ” “ Oui, si ce n'est pas quand elle arrive, c'est quand elle s'en va. ”

Un mot d'enfant : “ Qu'est-ce que tu désires pour tes étrennes, ma petite Jeanne ? ” “ D'être grande comme toi, maman, parce que tu me fais mal quand tu me peignes ! ” “ Mais alors ? ” “ Alors je pourrai, avant de me coucher, mettre mes cheveux sur la cheminée. ”

Le miel.—Un des bienfaits du miel, récemment constaté, est de guérir ces pénibles insomnies qui font le tourment de tant de convalescents. Qu'ils en absorbent une ou deux cuillerées avant de se coucher, ils dormiront d'un long et doux sommeil.

MA CHAMBRETTE

Vous ne savez peut-être pas, vous autres ce que c'est qu'une chambrette d'étudiant. Ce soir, si vous le voulez bien, nous allons faire ensemble une toute petite excursion dans la mienne. Avant de vous initier à ces profonds mystères, si vous désirez connaître le possesseur de ce frais réduit, je vous dirai : jeune, encore plein d'illusions comme un vrai collégien, ni grand ni petit, ni beau ni laid, yeux noirs, moustache brune, favoris bruns, au demeurant, d'une humeur gaie, d'un naturel heureux avec un cœur de vingt ans.

Maintenant, que sera notre voyage ? Sera-t-il gai, sera-t-il triste ? Ma foi, je vous le déclare dans toute la sincérité de mon âme, je n'en sais rien du tout. Enfin, pour ne pas vous tromper, je vous réponds : probablement l'un et l'autre. N'allez pas croire au moins que mon séjour soit un palais, une salle en marbre, à lambris dorés, un château des *Mille et une Nuits*... C'est tout bonnement une mansarde, située au premier étage... en descendant du ciel, bien entendu.

Sans tarder davantage, nous allons immédiatement procéder à cet inventaire d'un nouveau genre.

Ce qui vous frappe, en entrant, et ce qui forme la partie importante de mon riche mobilier, c'est une table de travail, quelques portraits modestement encadrés, et puis, tout au fond, comme note grave et triste dans ce chant de mes vingt ans, le crucifix, ce consolateur dont on a quelques fois besoin. Mais tiens, je vois que vous vous êtes appuyés sur ma table de travail... faute de chaises, sans doute. Parfait, alors, ne vous dérangez pas, vous serez plus à l'aise pour examiner ce qui l'encombre. Et d'abord, voyez-vous, rangés en bataille, ces volumes vénérables, un peu fourbus par l'usage journalier. Cela, c'est le Code Civil, cela c'est le Droit Romain, cela c'est Justinien ! Je vous prie, n'y touchez pas. Mais pourquoi ? D'abord parce que c'est sacré ; et puis, à tous les monuments séculaires on doit au moins respect et considération.

Ah ! oui, bons livres, je le répète : respect à vous, mes compagnons fidèles aux beaux jours dorés par le soleil, comme aux jours sombres et nuageux. Le poète latin ne songeait guère à vous, quand il écrivait :

Tempora si fuerint nubila, solus eris !

Non, avec vous, je ne suis jamais seul, et c'est surtout dans ces moments d'affaissement moral, que je vous ai trouvés grands et beaux, c'est dans ces moments que vous m'avez prêté la consolation que d'autres me refusaient. Ces autres, il est vrai, n'étaient pas vous, ces autres étaient des hommes, et l'on sait que ces êtres, nobles entre tous, ont le privilège de se montrer indifférents et même ingrats à leurs heures. Et soyons certains que ces heures ne seront jamais celles du bonheur et de la fortune.

Mais tenez, laissez de côté les réflexions amères et efforçons-nous d'être gais. Pour cela, de quoi parlerons nous ? Ah ! c'est vrai, ma pipe... j'allais l'oublier ! Je vous demande bien pardon de vous entretenir d'un objet aussi peu digne de votre attention, qu'on a bafoué, traité avec mépris et qui—disgrâce suprême !—a encouru les anathèmes de toutes les jolies femmes. Que voulez-vous ? Nous autres, pauvres étudiants, nous sommes tendres, c'est notre moindre défaut : et cette malheureuse pipe, on en a dit tant de mal qu'elle se trouve avoir à présent plusieurs points de similitude frappante avec nous. Rien d'étonnant ensuite à ce que, rejetée un peu de partout sans motif bien précis et bien grave, elle ait trouvé refuge auprès des célibataires et des étudiants, ces autres célibataires... en disponibilité ;—puis, je l'avoue, j'ai un faible pour elle. En effet, que de beaux rêves, que d'illusions dorées, que de châteaux en Espagne n'ai-je pas bâties sur cette base fragile : la fumée de ma pipe !

Allons, assez sur ce sujet. Je pose donc ma pipe dans son coin, en vous donnant ce dernier et important conseil : si vous n'êtes pas fumeur, croyez-m'en, ne tentez pas l'expérience ; vos rêves seraient des cauchemars, vos illusions se gâteraient, et, au point de vue de l'art et du goût, vous

feriez quelque chose ressemblant à rien moins qu'à de la poésie. Compris, n'est-ce pas ?

Voici mon lit, n'y cherchez pas d'ornement, à moins que vous ne soyez d'avis que le plus bel ornement est de n'en pas avoir. Au reste, pour dormir tranquille et heureux, qu'ai-je besoin de riches étoffes en guise de couverture ? Mes membres sont jeunes et forts, et je possède, en outre, pour jouir d'un sommeil paisible, un secret qui est d'or. Chaque soir, à genoux près de mon lit, dans le silence de mon cœur, je remets à Dieu l'âme qu'il m'a donnée et je lui dis : « Dieu des cœurs purs, tu es Tout et je ne suis rien ; je te prie pour ma mère et pour moi ! »

A genoux sur la terre
Où ton père à son père, où ta mère à sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond !
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond !

Si vous aimez les lettres, ma bibliothèque, sans être considérable, vous procurera un bon nombre de ces pages toujours vivantes que l'esprit, assoiffé de beau idéal, aime, pour ainsi dire, à savourer à longs traits. Vous êtes peut-être partisan de la vieille école, admirateur des classiques ; voici devant vous Corneille, Racine, Molière et Lafontaine. Epreuvez-vous une certaine préférence pour les contemporains, les romantiques, lisez à votre choix Hugo, Lamartine ou Musset ; il y a aussi la vile prose, les lettres canadiennes et celles des pays étrangers.

Allez sans crainte ; cette lecture des poètes que vous aimez, vous distraira de mon verbiage. En même temps, ça sera un temps de relais au milieu de ce voyage que vous devez vous mêmes commencer à trouver long.

Seulement, lorsque vous serez arrivé à cette pièce de Lamartine, si belle, qu'on ne peut se lasser de la lire :

Là dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
Ces lèvres dont j'ai tout reçu !

Là dorment soixante ans d'une seule pensée,
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité,

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance,
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs !

Alors, si vous n'êtes pas un profane, je vous montrerai, suspendu à la muraille, le portrait de cette femme, de cette mère enfin que j'idole tant. Vous qui avez quelque chose là, vous comprendrez pourquoi, lorsque je vous montre cette pauvre image, ce carton qui ne vous dit rien, vous comprendrez pourquoi je ne puis vous dire, sans un tremblement dans la voix, ces simples mots : C'est ma mère ! Oh ! c'est que, voyez-vous, par la force de mon amour sans bornes, j'ai fait de ce cadre inanimé un être non seulement vivant, mais encore vivant pour m'aimer ; vivant pour mêler ses pleurs à mes pleurs, sa joie à ma joie, sa consolation à ma souffrance. Lorsque la seule pensée du mal me viendra—ô mère ! puisse-je n'avoir jamais ce malheur—ton regard si bon et si tendre se fera triste, et par toi j'oublierai cette pensée. Lorsque viendront les heures de sombre désespoir, j'aurai de nouveau recours à toi, et je sens que je serai sauvé. Je baise avec respect ces lèvres qui ont toujours chanté à mon oreille l'hymne du bonheur et n'ont trouvé que des paroles de paix pour l'enfant qui t'a coûté tant de douleurs... Je te bénis, ô femme, qui n'as rien épargné pour faire de moi un homme !

Plus bas, un autre portrait : une femme encore, mais un peu plus jeune. Vous me comprenez, je suppose ? Eh ! bien oui, cette enfant blonde et riieuse, au front calme, aux grands yeux étonnés qui m'ont dit tant de choses, c'est... Mais qu'est-ce que je fais donc là ? Je m'aperçois que je vais vous en dire beaucoup plus que je ne voudrais sur un sujet pour le moins très délicat et par trop intime. Au reste, que vous apprendrai-je de nouveau sur ce chapitre. Si vous êtes

d'un certain âge, vous avez passé par là ; vous y passerez si vous êtes encore jeune.

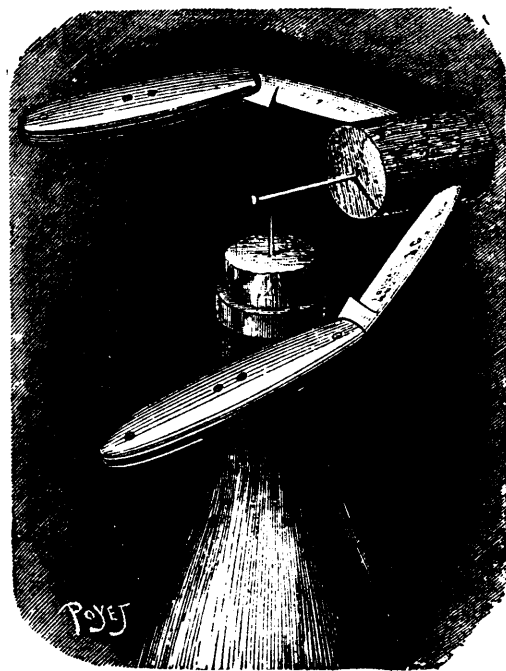
Notre promenade autour de ma chambrette touche à sa fin. Peut-être n'a-t-elle pas été bien amusante, mais si vous m'adressez des reproches, je vous avertis, sans ambages, que je plaiderai ignorance et bonne foi. Ensuite cet examen de mon intérieur intime, qu'est-ce sinon le tableau de la vie elle-même, avec ses rayons et ses ombres si fréquentes ? Le tout est de savoir le trouver beau malgré lui-même, et je commence à croire que Democrite était plus sage qu'Héraclite. Faisons comme lui, ou plutôt, faisons mieux que lui. Lorsque nous assaillit l'insurmontable dégoût de toutes les laideurs morales que nous rencontrons sur notre route, ayons pour appui, ayons pour asile cette divine philosophie de la Religion. Le grand poète en a donné un résumé sublime dans ces quatre vers :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Mais il se fait tard ; bonsoir ! Ou plutôt, pour quelque autre jour, quand vous serez parvenu à digérer ma prose, je prends la liberté grande de vous dire : au revoir ! Si ce n'est pas dans ma chambrette, ce sera ailleurs. FRÉDÉRIC.

Montréal, décembre 1888.

SCIENCE AMUSANTE



UNE NOUVELLE MACHINE À PERÇER, À AIR

Dans chacune des deux faces opposées d'un bouchon de liège, enfoncez la pointe d'un canif ; puis, au centre d'une des extrémités du bouchon, piquez solidement une forte épingle. Cela fait, et en posant la tête de cette épingle sur le bout du doigt, on parvient à équilibrer l'appareil en fermant partiellement les canifs de manière à ramener les manches au même horizontal, les lames gardant forcément une direction oblique. Ayant, d'autre part, préparé une bouteille fermée d'un bouchon traversé par une fine aiguille, dont la pointe ressort par en haut, comme dans la gravure, on porte la tige de l'épingle, à peu de distance de la tête, sur la pointe de cette aiguille, avec les précautions et tâtonnements nécessaires pour amener celle-ci à conserver, abandonnée à elle-même, la position horizontale. L'équilibre de l'appareil est dès lors parfait, et c'est beaucoup ; mais ce n'est pas tout. Soufflez maintenant sur l'extrémité du manche d'un des canifs, qui fait ici l'office d'aile de moulin à vent ; soufflez en zéphyr, d'abord, puis atteignez *crescendo*, si vous voulez, la vitesse de l'aiguillon : vous communiquerez de cette manière un mouvement de rotation à l'appareil, et bientôt l'acier de l'aiguille aura perforé le métal plus tendre de l'épingle.

Cette expérience peut être variée de diverses manières que nous laissons au lecteur le soin facile de découvrir et d'expliquer.

A BÉBÉ

Vive bonhomme Janvier !

Bientôt, bébé, tu vas demander tes étrennes; les étrennes, c'est pour dans quelques jours. D'ici là, réfléchis et fais un choix. Je suis allé, à ton intention, flâner dans les magasins de jouets, j'en ai vu de toutes couleurs mais n'ai rien décidé; entends-toi avec petite sœur; votre mère et moi subirons vos fantaisies.

Rien de bien nouveau, tu sais encore; sera ce, comme l'an dernier, la petite locomotive de carton, ou les lutteurs comme l'année d'avant, ou comme l'année d'avant encore, les forgerons de fer-blanc frappant alternativement à tour de bras les enclumes d'étain, ou sera-ce une scie, le *cricri* ?

J'ai vu tantôt, bébé, de gentils jouets pour tes petites mains; c'est par les poupées qu'il faut commencer: habitue-toi, bébé, à rendre honneur au beau sexe.

Ce sont de petites merveilles: le regard luit dans la prunelle de bleu oristal d'une grande dame, haute comme ma botte, bien plantée sur ses pieds richement chaussés—à la mode—avec sa jupe de soie rosée que relève une tournure coquette, son chapeau boléro crânement placé sur ses cheveux blonds; vrai, bébé, on se mettrait à genoux devant en disant: Belle marquise...

Sauter gaiement, monsieur Polichinelle! que je suis aise de vous voir! votre splendide pourpoint de satin mi-partie bleu et blanc, rehaussé de papier doré, couvre galamment vos défauts, votre nez cramoisi a des courbes gracieuses, et, de loin, votre chapeau vous donne de faux airs de gen larme. L'aimes-tu, bébé, ce joyeux croquemite ?

Vois, petit, ce beau général sur son beau cheval, il exhibe son bel uniforme de carton peint: un état-major d'officiers de plomb marche derrière lui, et, contre la forteresse de bois découpé, des artilleurs en papier dirigent les gueules dangereuses de leurs canons de cuivre, mais pardon, peut-être n'aimes-tu pas les images de la guerre.

J'aurais voulu faire de toi un savant, mais tu aimes peu la géographie, en petites cartes, que ta patience ne peut régulièrement déchiffrer: la photographie, la chimie, la typographie ne sont point de ton âge; nous verrons quand tu auras quinze ans, car ce sont des appareils ingénieux et utiles.

Ah! ce sabre, ce magnifique sabre tout guilloché, avec sa poignée d'or et sa lame de fer-blanc, véritable arme d'honneur à t'offrir, mon petit général qui gagne des batailles avec un sourire. Tu veux aussi le casque, la cuirasse, les épauettes qui flambaient sur la panoplie rouge? Tu dégringoles en grade, tu ne seras plus que capitaine? Et ce fusil? Tu le veux aussi? mais alors tu ne seras plus que simple soldat volontaire.

Le tambour! la trompette! l'harmonica! la flûte!... Et moi, gamin, quand'une mouche qui vole distraît quand j'écris, me rompras-tu la tête? Non. C'est bien. Alors décrochons cette autre chose d'un aspect plus rassurant: une ligne à pêche, une casquette à visière, un filet et douze poissons rouges en zinc y sont accrochés, c'est très joli—dans un bassin. Tu pêcheras, puis, comme les petits poissons, tu deviendras grand

pourvu que Dieu te prête vie, et, comme eux, tu seras muet.

Ce vase de bois, ce râteau, cette pelle, ces attributs de jardinier sont bien ton fait; nous irons dans le jardin, l'été prochain; tu feras des pâtés avec ta sœur et je donnerai cinq centins à celui qui aura réussi le plus beau.

Oh! le beau chemin de fer, avec stations, gare de marchandises, rails, locomotives, wagons-lits, tout ce qu'il faut pour voyager; merveille des merveilles. C'est joli, c'est habilement construit et cela roule!—mais c'est en fer-blanc colorié.

Et dans tout cela, où est ton jouet préféré, que veux-tu? As-tu fait un choix? Songes-y, bébé, tu as encore quelques jours pour prendre une mâle résolution.

Je t'embrasse, bébé.

MIRLTON.

USAGES ET COUTUMES

BALS, SOIRÉES DANSANTES.—(Suite)

Le souper est devenu l'intermède quasi-obligé du bal. Il a lieu vers une heure du matin. La table doit être très décorée de fleurs, très éclairée. Nous conseillons le souper assis, c'est plus gai, plus agréable. Ce repas est composé de plats assez solides, les convives ayant réellement besoin d'être réconfortés. Autant que possible, on choisit des mets de haute gastronomie; mais bien entendu, tout dépend des ressources de fortune. On sert un potage, les poissons froids, les pièces de viande, les volailles froides sont admis, avec les pâtés, les entremets, etc. Un jambon fait très bon effet et, en général, est très apprécié.

Le bal se termine par un cotillon. (Ce n'est pas obligatoire, toutefois.) Les maîtres du logis fournissent les attributs de toutes les figures. Ils en inventent une nouvelle, dont les accessoires, choisis de façon à former un joli souvenir de la fête, sont emportés par les femmes invitées.

La soirée dansante n'est qu'un diminutif du bal. Il y a moins de monde. Au lieu de dresser un buffet dans la salle à manger, on peut se borner à faire passer des plateaux portant des rafraîchissements. Ces rafraîchissements consistent en verres de sirop, de punch ou de vin d'Espagne, en bols de consommé, en tasses de thé, de vin chaud ou de chocolat, en glaces. On a soin d'adjoindre des sandwiches, des pains fourrés, des gâteaux, des fruits glacés, des bonbons. (Il est clair qu'on pourra donner toutes les choses énumérées ici, ou seulement choisir dans le nombre. On se souviendra cependant que la simplicité ne doit pas exclure l'abondance ni la qualité. Une fête sera convenablement organisée, ou on n'en donnera pas... ce qui est toujours facile. De petits bouquets sont piqués entre les interstices des assiettes sur les plateaux supportant gâteaux et fruits.—La soirée n'exige ni le souper, ni le cotillon.

Depuis quelque temps, on a inventé les soirées Cendrillon. Elles commencent à huit heures au plus tard et finissent à minuit sonnant. Très encouragées par les grands-parents et les maris sérieux.

Les bals blancs sont ceux où les jeunes filles et les jeunes gens à marier dansent seuls, à l'exclusion de

toutes les femmes et de tous les hommes enchaînés par les liens conjugaux. Ceux-ci forment galerie. Les jeunes filles portent des robes blanches, des garnitures de muguet, de pâquerettes, d'anémones des bois, de lilas blancs, de boules de neige, qui leur composeront toujours la plus charmante des parures, demandez plutôt à cousine Jeanne. Les jeunes gens ont une fleur blanche à la boutonnière.

Il y a aussi des bals roses où, par une jolie convention, toutes les femmes invitées sont habillées de rose, soie, gaze, tulle, crêpe, etc. Les hommes attachent un camélia rose à la boutonnière de leur habit. Si on recevait une invitation à un bal rose et si on ne pouvait pas faire la dépense d'une toilette de cette couleur, on refuserait simplement... et sans regrets, si l'on était raisonnable.

A titre de renseignements... pittoresques, nous dirons aussi qu'on donne des bals dénommés bal des primevères, bal des chrysanthèmes, bal des roses. On comprend que la fleur choisie figure seule, mais dans toutes ses variétés, dans la toilette féminine, et à la boutonnière masculine, voir dans la décoration de l'appartement. C'est une gracieuse idée qui n'a rien de déraisonnable après tout. A un bal des roses une bruno avait pris les roses de Provins, une fillette les roses des haies, celle-ci était couverte de roses-thé, celle-là de roses France, une autre de roses de Bengale. Ce fut un bal délicieux.

Les fêtes de nuit d'été sont, de toutes, les plus belles. Si on peut éclairer le jardin à la lumière électrique, on obtiendra un effet très poétique. Mais l'illumination, d'après les anciens moyens, donnera encore de fort beaux résultats.

Si nous avons des millionnaires parmi nos lecteurs, nous leur conseillerons de revêtir de glaces les murs de la salle de bal. Les lumières, la foule élégante multipliées par les glaces, donneront à la fête un aspect féérique.

Finissons par où nous aurions dû commencer. On invite à un bal quinze jours d'avance. Il faut bien ce temps pour préparer, combiner sa toilette, aujourd'hui que tout est si compliqué. Pour un bal, voici la teneur de l'invitation, — sur une large carte imprimée et parfois en guirlandée, comme pour un bal des primevères, par exemple.—" M. et Mme... prient monsieur (le nom écrit à la plume) de leur faire le plaisir d'assister au bal qu'ils donneront le... " Si c'est un bal particulier on le mentionne: " Au bal rose."

Invitation à une soirée: M. et Mme... resteront chez eux jeudi soir... janvier. " On dansera " — ou " on fera de la musique " (br!) " on jouera la comédie " (hélas!) ou " on dira des vers " (Mon Dieu!)

ANN SEPH.

CONNAISSANCES UTILES

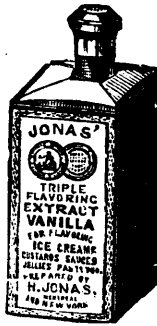
Moyen d'enlever aux pantalons la forme du genou.—Lorsqu'un pantalon a été porté quelque temps, il prend la forme du genou, et lorsqu'on est debout, il présente une sorte de bouffure qu'il est facile à faire disparaître en mouillant le drap à l'envois et passant dessus un fer bien chaud.

Lavage des bouteilles.—Il est im-

possible de laver avec de l'eau des bouteilles qui ont contenu de l'huile de castor, par exemple. Si vous voulez nettoyer ces bouteilles, prenez une patate crue, tranchez-la en tout petits morceaux, mettez-les dans la bouteille, agitez et brassez comme il faut, il n'y a rien de pareil pour nettoyer.

Dentition des enfants.—Si voulez que votre fillette ait de belles dents, c'est au moment de la seconde dentition qu'il faut prendre soin de sa bouche. Chaque matin, on arrange les dents avec le doigt, attirant celles qui poussent trop en arrière, repoussant celles qui poussent en avant. Pour laver les dents: faire bouillir dans un verre d'eau une pincée de bois de quinquina et une pincée de poudre de cacao, cela fortifie les gencives et blanchit les dents sans enlever l'émail. Faire rincer la bouche après chaque repas avec de l'eau " bouillie " tiède.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants:

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

(BÂTIMENTS DES SŒURS) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvages.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démancheaison et d'arthrose aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvages.

ARTHUR LAFERRIERE, typographe.

No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.
Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Frank Leslie's Illustrated, le plus des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser au No 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 460.—ENINGME

Je suis en cuivre, en marbre,
On me tourne en tous sens.
Je m'entr'ouve sur l'arbre
Aux beaux jours renaissants.

Pour le "pékin" vulgaire
On m'habille de drap ;
Mais sur l'homme de guerre
Je brille avec éclat.

Dans un bouquet en gerbe
On me place avec soin
La robe est plus superbe...
Humble, j'irai plus loin.

Je suis beau, je m'en vante,
Et cependant, parfois,
Je deviens l'épouvante
Des gracieux minois !

Pour clore, jeune fille,
Ce joyeux entretien,
Dans vos lèvres, je brille...
Je ne vous apprend rien !...

SOLUTIONS :

No 457. —Le mot est : Ci-gale.
No 458. —Les mots sont : Crucifix. —Cru s'y
fit.

No 459.—G A I
A I R
I R E

ONT DEVINÉ :

Arthur Trépanier, P. Giroux, Trois-Rivières ; T. Pinard, Québec ; Alphonse Guérette, Narcisse Cloutier, Lévis ; O. A. Montreuil, F. Leroux, St-Jean ; C. Lee, Sorel.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le seul journal français du genre en Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montreal

"Ce que fit ma Tante"

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Malheureusement elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON
54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal
Téléphone 1432

The London Illustrated News (édition américaine) journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New-York.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

32399

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

UNE RECETTE
On fait de délicieuses "sandwiches" en versant du JOHNSTON'S FLUID BEEF sur une tranche de pain. Outre qu'elles sont très agréables, elles sont de plus très nutritives. Les enfants sont friands d'une telle nourriture.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fautouils, Divans, Sofas et autres morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

WM. KING & CIE.,
652, RUE CRAIG. 652



VENEZ TOUS VOIR !

SERVICES A DINER en couleurs pour \$5.00, \$6.50, \$10.00, \$11.50, etc., composés depuis 75 ju-qu'à 104 morceaux.

Aussi : Assortiment complet et des plus variés de nouveaux cristaux, sets à liqueurs, etc., etc.

L. DENEAU

Magasin Central de Porcelaine

No 2023, rue Notre-Dame

ALLEZ CHEZ DE LORIMIER

Pour vos Corps, Caleçons et Gants d'Hiver. Vous trouverez à ce magasin un assortiment des plus complets à très bas prix.

1700, RUE NOTRE-DAME

P. S.—Chaussette en laine écossaise, valeur extra, à 25 cents.



LE TRIO DE MDE. DART.

Le prix du président Cleveland pour les trois plus beaux enfants au concours de beauté du comté d'Aurora, en 1887, a été décerné à Mollie, Ida et Ray, tous trois enfants de Mde. A. K. Dart, Hamburg, N.Y. Elle nous écrit: "En Août dernier, mes petits enfants tombèrent gravement malades, et comme je ne pouvais trouver aucun aliment qui fut convenable à leur état de santé, je commençai à faire usage de la Nourriture Lactée. Un changement très sensible s'est fait sentir immédiatement et bientôt mes enfants furent aussi bien que jamais, et je considère que ceci est dû en grande partie à la Nourriture Lactée.

La Photographie de ces trois bijoux d'enfants, envoyée gratis à la mère qui donna naissance à un bébé cette année.

LA NOURRITURE LACTÉE est le meilleur aliment pour les enfants nourris au biberon. Il leur conserve la santé et remplace les remèdes dans les cas de maladies.

LA PLUS DELICIEUSE:
LA PLUS NUTRITIVE.
LA PLUS DIGESTIVE.
FACILEMENT PREPAREE.

PREPAREE PAR LES PHARMACIENS, 25c, 50c, \$1.

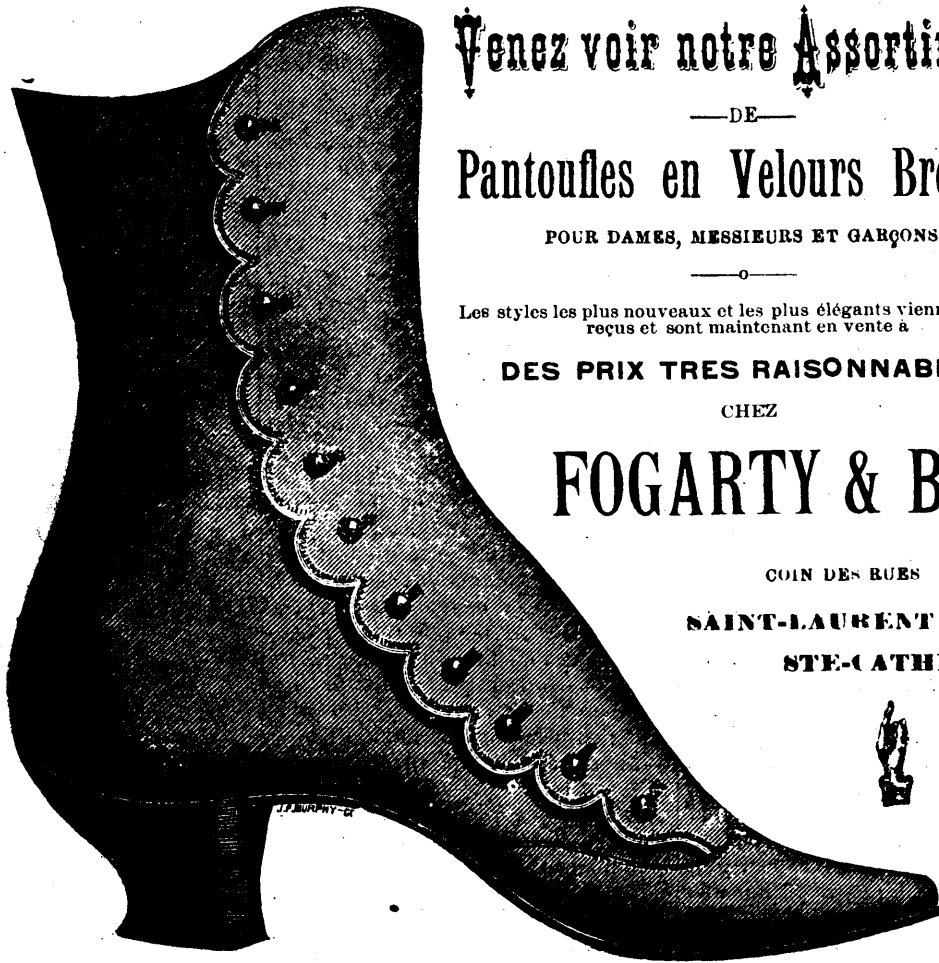
PREPAREE PAR LES PHARMACIENS, 25c, 50c, \$1.

100 REPAS D'ENFANT POUR \$1.00.

Un traité de valeur sur "La Nutrition des Malades et des Invalides," gratis sur demande.

W. S. RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

Pour Cadeaux de Noel et du nouvel An !



Venez voir notre Assortiment

Pantoufles en Velours Brodées

POUR DAMES, MESSIEURS ET GARÇONS

Les styles les plus nouveaux et les plus élégants viennent d'être reçus et sont maintenant en vente à

DES PRIX TRES RAISONNABLES

CHEZ

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE

Souliers Chauds en Foutre, etc., etc.

SOULIERS DE CHEVREUILS UNE SPECIALITE

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 29 décembre 1888

GUET-APENS

DEUXIÈME PARTIE

RÉPROUVEE

(Suite)

SUR lui, rien pour faire sauter la serrure, ni outils, ni armes, ni couteau. L'autre porte était fragile. Un coup d'épaulé l'eût mise en pièces; mais à quoi cela lui eût-il servi? Il serait tombé au milieu des soldats. Et la fenêtre? Fortement grillée, elle, puis, devant les vitres, il apercevait les soldats se promenant, le fusil sur l'épaule, d'un pas lourd et cadencé, sans échanger une parole. Ils se croisaient devant la fenêtre, toutes les demi minutes environ.

—Je voudrais bien savoir si les barreaux sont solides!

Et Gauthier ouvrit la fenêtre avec précaution. Et d'intervalle, pendant que les Allemands, réguliers et méthodiques, s'éloignaient, il tâta les barreaux. Solides, hélas, eux aussi. Impossible de les ébranler! En refermant la fenêtre, il fit du bruit sans doute, car aussitôt un des factionnaires vint se planter devant, le fusil en joue dans sa direction.

—Pas malin, ce que tu fais là, mon garçon, cria Gauthier.

Puis, découragé, il se recoucha. Il était trop surexcité pour que le sommeil pût venir. Il rêvait.

—Eh bien, non, je voudrais ne pas mourir. Je voudrais vivre pour me venger de Lucienne, pour me venger de ce Montmayer! Mourir après, à la bonne heure. Enfin! il faut en prendre son parti.

Et il resta immobile, les yeux fermés, mais sans dormir. Quand, par hasard, il ouvrait les yeux, il apercevait à peu près un mètre carré du ciel. L'aube grise naissait.

—Ah! ah! ça ne tardera pas, se dit-il, généralement on profite du matin pour accomplir ces petites cérémonies.

Mais le soleil, un soleil blafard, se leva, le jour grandit, et le piquet d'exécution ne venait pas le chercher.

—Ma foi, si les factionnaires ne continuaient pas de se promener devant ma fenêtre, je dirais qu'on m'a oublié.

Vers dix heures, on lui apporta du pain et de la viande.

—Eh bien, camarade, fit-il au Prussien, on n'est donc plus sérieux, chez les têtes carrées?

Le soldat l'écouta gravement et répondit en allemand:

—Je ne comprends pas!

Gauthier dévora. On avait oublié de lui donner de l'eau. Il cogna contre les vitres. Un factionnaire le mit en joue. Il ne s'en préoccupa point, este de la main à la bouche, le coude en l'air, il indiqua qu'il mourait de soif. Une

heure après, Frantz Schuller relevait les sentinelles; cinq minutes après Gauthier avait près de lui une bouteille d'eau. N'ayant rien de mieux à faire, Gauthier se recoucha, attendant la mort avec une philosophique insouciance. Parfois, sur son visage tout à l'heure impassible, si ses sourcils se fronçaient de haine, c'est que la pensée de Lucienne et de Montmayer avait encore traversé son esprit.

—Si près de moi! Si près de moi! se disait-il.

A la fin, il s'endormit. Le sergent Schuller avait eu fort à faire en ces derniers jours. La dernière nuit, l'alerte des francs tireurs l'avait tenu en éveil. Et l'on s'attendait à une inspection pour l'après-midi. L'inspection eut lieu. En même temps Schuller recevait l'ordre de fusiller Gauthier le lendemain, au point du jour. Gauthier avait donc une dernière nuit de répit. Schuller avait repris ses fameux mémoires sur le carnet dont nous avons déjà donné des extraits, et il y avait ajouté quelques feuilles nouvelles que nous sommes obligés de citer, car

nant ayant menacé le Français de le faire fusiller, la jeune fille a tout dit. Le franc tireur sera passé demain par les armes. C'est moi qui vais le fusiller. J'aimerais mieux autre chose. C'est un très beau garçon, tout jeune, qui doit faire un crâne soldat. Moi, je l'aurais vu s'en aller avec plaisir. Nous en avons tant tué et tant fait prisonniers de ces maudits Français, qu'un de plus ou de moins, ça n'importe plus. Je t'assure que c'est dommage de le fusiller. Si tu savais comme il a l'air robuste et bien vivant. Et dire que c'est moi qui en ai la garde, le sergent Frantz Schuller! et que sa vie, en somme, dépend de moi, puisqu'elle dépend de ma vigilance. Ça m'est égal de tirer sur les Français qui tirent sur moi. Ça me fait même plaisir. On se défend et on se tue. Mais ce n'est pas la même chose. Allons, n'y pensons plus! J'ai beau faire. Il a peut-être une mère qui pense à lui, comme je pense à ma petite Anna, et à Fritz et à Wilhem, une fiancée, à laquelle il pense tout le temps et à laquelle il écrit comme j'écris et je pense à ma

bonne femme Catherine. Et c'est moi qui serai cause qu'il ne les reverra pas! Oui, j'en suis cause, au fond, non parce que je commanderai le peloton d'exécution, mais parce que c'est moi qui ai dit au lieutenant, pendant la nuit d'hier: "Mon lieutenant, je suis sûr qu'il y a un franc-tireur caché dans la maison". On ne réfléchit pas dans la fièvre des coups de fusil. La poudre et la colère vous grisent. Si c'était maintenant, tiens, ma bonne femme, je ne dirais rien, je te le promets! Et voilà pourquoi ça me fera tant de peine de tuer ce beau grand garçon! autrement! Après tout, ce n'est qu'un Français de moins. Ce sont eux qui ont voulu la guerre. Tant pis pour lui. Ces Français ne rêvent que batailles. Pourtant, il doit y avoir de braves gens parmi eux comme parmi nous, et si j'étais officier, je tâcherais d'avoir la grâce de celui-là, mais je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. Vois-tu, ma bonne femme, je ne suis qu'une bête de te raconter cela. Que veux-tu? C'est une tentation! Si je le sauve, j'en tuerai deux de plus à la prochaine rencontre. Notre roi Guillaume y retrouvera son compte."

Toutefois, ce qui devait se passer dans cet après-midi allait modifier un peu ses dispositions. Dans l'après-midi, l'avant-poste de Garches était sous les armes et l'état-major du prince royal de Prusse passait devant le front des troupes qui poussaient des vivats prolongés.

Les soldats fêtaient le triomphe de Metz.

"Bazeille ne leur a donc pas servi de leçon? Faut-il que Paris, en cendres, soit la punition d'un fanatisme désormais impuissant?" — Et plus tard: "Dans huit jours, M.M. les Parisiens feront connaissance avec nos obus. Je gage qu'à la première bombe éclatant en place de Grève, ou bien en plein jardin Mabille, ou bien encore dans un café-concert quelconque, le gouvernement de l'Hôtel-de-Ville se hâtera d'abdiquer, car il faut bien se convaincre que tous ces beaux projets de défense nationale, dont on nous entretient en ce moment, ne dureront que ce que dure un feu de paille." — Et cet autre: "Le glaise allemand est suspendu sur Paris et Paris s'écrie, comme jadis la Dubarry sur l'échafaud: Encore un moment, monsieur le bourreau."

Voici comment il acheva, sur ce fameux car-



Henri et Pascal ne font même pas de résistance; ils n'ont que leurs poings pour se défendre.—Page 44, col. 2.

elles sont étroitement liées à notre récit. Ces mémoires nous ont semblé peindre une physiologie de soldat se battant pour obéir, convaincu de la grandeur de son pays, mais non pas de la bonté de sa cause.

C'était surtout l'officier allemand qui, en 1870, enviait et détestait la France et les Français. Il les déteste encore, à présent, mais sa haine est renforcée de celle du paysan. Le sergent Schuller n'était pas une exception en 1870. Ses pareils n'existent plus, aujourd'hui.

"Après cette alerte, racontait le sergent, qui venait de faire à sa bonne femme Catherine le récit de l'échauffourée de la veille, après cette alerte, nous avons fait un prisonnier qui s'était caché dans un puits en démolition. Le Français qui nous loge ne voulait pas trahir sa cachette, la Française maigre non plus. A la fin, le lieute-

net, l'épisode relatif à Gauthier : " Je viens de réfléchir à tout ce qui précède. Certainement, je pourrais, sans grande difficulté, rendre la liberté au prisonnier. Certainement, l'idée m'a souri. Mais, en somme, ce serait me mêler d'une affaire grave et encourir inutilement une grande responsabilité. Donc, je m'en lave les mains. Donc le prisonnier mourra."

C'était la condamnation de Gauthier. Après avoir écrit cette conclusion, le sergent Frantz Schuller bourra sa longue pipe de porcelaine, s'alluma soigneusement, rangea le carnet dans son sac, mit un peu d'ordre dans son linge, puis le coucha, bien qu'on fût au milieu de l'après-midi. Mais le sergent aimait la position horizontale. Il y avait une heure, à peu près, qu'il était ainsi couché, quand un soldat vint lui dire quelques mots. la main au béret. Une profonde surprise se peignit sur la physionomie de Schuller. De couché qu'il était il s'assit. Le soldat parti, Schuller tirait bouffées sur bouffées. On entendit bientôt un léger bruit dans l'escalier à jour qui conduisait chez le sergent. Ce n'était plus le pas d'un soldat et le craquement de la botte. C'était comme le froissement d'une robe. Et ce fut une femme qui parut, en effet : Lucienne. Elle était si tremblante qu'elle fut obligée de s'appuyer contre une des poutres qui soutenaient la toiture.

—Ponchu, matemoiselle, dit Schuller.

Elle murmura quelques mots de politesse, s'excusant, mais il ne les entendit pas, tellement elle les prononça bas indistinctement.

—Gu'est-ce que fus fulez, matemoiselle ?

Elle reprit courage. Vraiment Schuller n'avait pas l'air d'un méchant homme. Claudine, un jour, le lui avait dit en riant : " Ce n'est pas sa faute s'il est Allemand ! Il en est le premier puni !

—Monsieur, murmura Lucienne, c'est vous qui avez la garde du Français que vous avez fait prisonnier cette nuit.

—C'est moi, oui, matemoiselle.

—Etes-vous fixé sur le sort qui l'attend ?

—Oui matemoiselle.

—Ah ! on va l'envoyer en Allemagne, comme les autres ?

—Oh ! non, matemoiselle, bas gomme les autres.

—Alors, on le retiendra prisonnier en France ?

—Oh ! non blus.

—Que va-t-on faire de lui ? dii-elle, l'angoisse au cœur.

—On fa le vusiller !

—Mon Dieu !

—Oui, c'est un grand malhaire, un très grand malhaire !

—Mais, c'est impossible, monsieur le sergent, impossible !

—Très bossible, matemoiselle, temain matin.

—On ne fusille pas les soldats !

—Le prisonnier c'est bas un soldat, c'est un civil. On le vusille gomme esbion.

—Monsieur le sergent, je le connais ce jeune homme.

—Ah ! Fus le gonnaissez, diens, diens !

—Je suis l'amie d'une jeune fille, qui l'aime profondément, qui attend la fin de la guerre pour se marier avec lui. Songez à son désespoir, monsieur le sergent, quand elle apprendra que son fiancé a été fusillé, quand elle apprendra qu'il n'est pas tombé comme un brave sur le champ de bataille, ce qui eût été une consolation à sa douleur, mais qu'il est mort de la mort des lâches et des traîtres ! Oh ! monsieur le sergent, vous avez peut-être une fiancée. Pensez-vous à son chagrin, si vous mouriez.

—Che n'ai bas de fiancée, che suis marié.

—Eh bien, c'est la même chose. Vous aimez votre femme ?

—Che grois plen, gue ch'aime ma bonne femme Catherine.

—Et vous avez sans doute des enfants ?

—Drois, matemoiselle, drois, la bedide Anna, le petit Fritz, et le bedit Wilhem, che les atore dous les drois.

—Eh bien, monsieur le sergent, vous leur raconterez plus tard qu'une jeune fille est venue vous supplier de sauver un prisonnier.

—Che ne le beux bas !

—Et que vous avez refusé, et que le prison-

nier est mort, et que sa fiancée, désormais, quand elle priera pour lui, mêlera votre nom dans ses prières, mais pour vous maudire, mais pour que Dieu vous punisse à votre tour dans votre femme et dans vos enfants.

—Che ne le beux bas, fus tis-je, che ne le beux bas !

—Qui vous en empêche ?

—Le tevoir.

—Fusiller cet homme est une cruauté inutile. Votre devoir n'est pas de vous montrer cruel.

—La tiscipline !

—Vous direz donc plus tard à votre femme que le respect de la discipline vous a fait commettre un acte horrible. Croyez-vous que votre femme vous approuvera et vous en aimera davantage ?

—Allez foir les officiers.

—Ils n'ont pas d'entrailles. Ils n'ont que de la haine dans le cœur.

—Oh !

—Pas de cœur, vous dis-je ! N'est-ce pas eux qui ont ordonné l'exécution ?

—Et che tois opéir.

—Monsieur le sergent, je vous en supplie, ce serait si facile.

—Vacile ! Vacile !

—Ne le sauvez pas, soit, mais donnez-lui seulement une chance de salut. Ouvrez lui une des portes. S'il ne réussit pas à s'enfuir, c'est que Dieu l'aura condamné !

—Che ne beux bas ! La tiscipline !

—Je vous en prie, réfléchissez.

—La tiscipline !

Lucienne comprit qu'elle n'en obtiendrait rien de plus. Elle redescendit tout en larmes. Le sergent resta longtemps à rêver. Tout à coup, il se souvient qu'il fumait tout à l'heure. Il voulut tirer quelques bouffées. Mais sa pipe s'était éteinte.

—C'est la première fois te ma fie, dit-il en la rallumant.

Frantz Schuller fuma jusqu'au soir, ne s'interrompant qu'à des intervalles réguliers pour aller faire une ronde et relever des factionnaires. Il n'était pas de service ce jour-là. Le soir, il voulut s'endormir, mais il était inquiet. La visite de Lucienne avait troublé sa quiétude.

—C'est vrai, pourtant, se disait-il, je pourrais lui donner une chance de salut, à ce garçon ? Elle était bien gentille, la Française, en me parlant pour lui. Elle n'y aurait pas mis plus de chaleur s'il avait été question de son fiancé, à elle. Certainement, elle ne serait pas contente si elle apprenait ce qui va se passer. Les femmes ne comprennent rien à la discipline. Je ne suis pas responsable, moi, ce n'est pas moi qui l'ai condamner à mort, ce garçon !

Mais, après cela, il disait aussitôt : " Soit, mais c'est ma faute s'il est prisonnier. Et si Catherine n'est pas contente, c'est que je fais mal. Oui, je fais mal, mais la discipline. " Il réfléchit longuement. " Elle était bien gentille, la petite Française, répéta-t-il. Si ma bonne femme Catherine la connaissait, elle deviendrait son amie. " Il se tournait et retournait sur sa paillasse. Le sommeil ne venait pas. La nuit s'avancait. Il entendit minuit à l'église de Garches, que les obus n'avaient pas encore touchée à cette époque-là.

—Minuit ! dit-il. Le pauvre garçon n'a plus que six heures à vivre. Si j'étais à sa place, pourtant, comme elle serait triste, ma bonne Catherine, quand elle viendrait à apprendre ma mort ! Ne pouvant dormir, il ralluma sa pipe.

—Elle ne me dit pas de le sauver, pensa-t-il encore, elle me dit seulement de lui donner une chance de recouvrer la liberté. Et s'il n'en profite pas ou s'il échoue, c'est qu'il est écrit qu'il doit mourir. Alors, si je faisais cela, elle ne pourrait rien me reprocher, la petite Française, même la mort du beau garçon.

Il retourna cette idée longtemps dans sa cervelle. " Oui, c'est possible, cela. On peut essayer toujours. Je raconterai cela plus tard à ma bonne femme Catherine, et je suis bien sûr qu'elle m'embrassera plus fort. " Il se leva. Il descendit doucement l'échelle qui de son grenier conduisait au premier étage de la fabrique. Toutes les pièces de celle-ci étaient occupées par des soldats. On les entendait ronfler. En bas, la grande salle de la fabrique était encombrée de paillas-

ses, de bottes de paille, de matelas, et partout, au milieu, dans tous les coins, des Allemands ronflaient. Au bout de cette salle, une porte vitrée donnait sur la petite cour. Dans la cour, une porte ouvrait le cabinet où Gauthier était prisonnier. Pour s'enfuir par l'autre porte, donnant sur la campagne, il eût fallu tromper la surveillance des deux factionnaires. Impossible. Pour s'enfuir par la porte de la cour, il fallait traverser la salle encombrée de Prussiens, sans être vu, sans être entendu, sans être reconnu. Egale-ment impossible. Cependant, il y avait là une chance de salut, si fragile qu'elle fût. C'est celle-là que le sergent voulait lui offrir.

Et je n'aurai rien à me reprocher. Et Catherine sera contente. Mais la discipline, la discipline !

Il entra dans la salle et jeta un coup d'œil autour de lui. Point de lumière. Seulement la lune, pénétrant par les fenêtres, éclairait doucement tous ces corps étendus. Il se dirigea vers le fond, avec précaution.

—Wer da ? entendit-il, de-ci, de-là, prononcé par quelques soldats que son pied avait effleurés.

Un mot bref tranquillisait l'Allemand qui se rendormait. Au bout de la salle, il s'arrêta longtemps. Même il se coucha, faisant semblant de dormir, mais du coin de l'œil épiait ceux qui pouvaient le voir, dans la crainte d'être surpris. Les soldats les plus voisins dormaient et ronflaient. Les plus éloignés ne pouvaient le voir. Il ouvrit la porte avec précaution après avoir décroché, pendue à un clou, c'était lui qui l'avait placée là, la clef de la chambre du contremaître. Il se glissa dans la cour sur les genoux, introduisit la clef dans la serrure et tourna. La serrure mal graissée rendit un son plaintif. La porte était entre-bâillée. Il s'esquiva, se recoucha auprès des autres qui ne s'étaient pas réveillés et il attendit.

—Je lui ai donné la chance. A lui d'en profiter. Moi, je ne puis pas faire plus.

Gauthier, cette nuit-là, avait fini par s'endormir. Une espérance luisait dans son esprit ; " Puisque on me fait attendre si longtemps, c'est qu'on ne veut pas m'exécuter. " Alors, que veut-on de moi ? Je suppose qu'ils n'ont pas envie de m'engraisser à ne rien faire ? Dans le milieu de la nuit, il se réveilla en sursaut. Il regarda autour de lui, ayant repris tout de suite le cours de ses idées, car il avait le sommeil très léger. " Quel est ce bruit ? murmura-t-il. Il me semble qu'on a voulu entrer chez moi. " Il regarda, prêta l'oreille. Puis rien. Il se souleva. Le silence régnait autour de lui. Au dehors seulement, la marche régulière et monotone des sentinelles. " C'est en rêve que j'ai entendu ce bruit ! " Il se recoucha, mais le sommeil, cette fois, ne vint pas. Alors il se releva et se mit à se promener dans la prison. Tout à coup, alors que sa promenade le ramène près de la porte de la cour, il s'arrête, stupéfait et penché la tête.

—Non, c'est trop fort ! murmura-t-il.

Il lui semble que la porte est entr'ouverte. Un peu de la lumière de la lune passe dans l'entrebâillement. Voilà ce qui l'a frappé, ce qui a attiré son attention. Il se rapproche, examine, croyant rêver toujours. " C'est pourtant vrai. Je suis bien réveillé. " Et il pousse doucement la porte qui s'ouvre davantage. Il se dit que probablement quelques soldats va entrer, qu'on se dispose sans doute à venir le chercher, que l'on va l'exécuter. Et il attend. Mais son cœur bat avec force. Devant les fusils menaçant sa poitrine, il serait resté calme, devant cet espoir de liberté, il tremble comme un enfant. Après avoir attendu longtemps, l'espoir devient certitude. " Allons, se dit-il, la porte est ouverte, il faut en profiter. " Seulement l'heure est venue de changer les factionnaires dehors. Il patiente encore quelques minutes et il affecte même de se promener devant la fenêtre grillée, afin de se montrer aux sentinelles montantes, dans le cas où fantaisie leur aurait pris de s'assurer que le prisonnier était là. Ensuite il se glisse dans la cour. La clef est sur la porte, il referme celle-ci, emporte la clef, ouvre avec d'innombrables précautions la porte vitrée qui donne sur la grande salle de la fabrique. Il se trouve au milieu des soldats allemands qui dorment et ronflent. Une odeur fade, éceu-

rante se dégage de tous ces corps étendus. Il n'ose plus avancer. Il attend que ses yeux se soient habitués à la demi-obscurité qui règne autour de lui. Tout est confus. Il aperçoit bien des corps vautreés sur la paille, et il craint que son premier pas ne le fasse se heurter à quelque bras ou à quelque jambe. Cependant il ne peut rester là, debout devant cette porte. Il avance. Il n'a pas fait deux enjambées qu'il trébuche lourdement contre les pieds d'un homme. Le soldat ne crie pas. Il se soulève un peu, se retourne et ramène ses jambes. Gauthier s'engage au milieu de tous ces corps et de toutes ces jambes. Il arrive sans encombre à la porte de sortie. Elle est ouverte, fermée au loquet seulement. Il n'a qu'à tirer, mais, en le tirant, il lui fait rendre un son plaintif et prolongé. Deux ou trois Allemands lèvent la tête. La lune frappe Gauthier en plein corps.

—Wer da ?

Gauthier n'a garde de répondre. Il s'est élancé dehors et court de toutes ses forces à travers la campagne, courbé en deux, pour offrir le moins de prise possible aux balles, qui ne vont pas manquer de siffler autour de lui.

—Aux armes !

C'est Frantz Schuller qui crie. Il se répent d'avoir eu une minute d'humanité. La haine de l'Allemand reprend le dessus.

—Aux armes !

Le poste est sur pied en quelques secondes. Au moment où Gauthier a tourné le coin de la fabrique, les deux factionnaires l'ont aperçu et ont tiré sur lui. Les balles ont sifflé à ses oreilles sans l'atteindre.

—Trop haut ! murmura-t-il tout en dévalant par les champs comme un lièvre.

Le poste lui-même sort, faisant feu au hasard. Lucienne, de sa chambre où elle veillait, cette nuit-là entendait. Mais elle ne comprenait pas. Était-ce encore une alerte ? Que se passait-il ? Toutes les nuits, maintenant, étaient ainsi troublées par des fusillades. Bien avant le jour, elle était à sa fenêtre, guettant les allées et venues du poste allemand. Il y avait du reste, dans ce poste plus d'animation que les jours ordinaires. Des officiers, qui paraissent furieux, interrogeaient rudement Frantz Schuller, qui écoutait, un peu pâle, les mains au pantalon, le nez haut, les talons réunis. Un commandant plus animé que les autres et qui criait de toute ses forces, vint à lui tout à coup et, sans autre forme de procès, lui appliqua sur la figure deux vigoureux soufflets. Schuller chancela. Sa figure broussailleuse se peignit d'une couleur pourpre. Puis il reprit son aplomb et ne souffla mot. Le commandant s'éloigna. Schuller resta longtemps dans la même posture, comme s'il avait attendu un autre officier lui apportant une autre allocution suivie d'une autre brutalité, puis tout à coup, très raide, comme à la parade, il fit demi-tour, et de ce pas relevé et brusque particulier aux soldats allemands, il regagna la fabrique.

—Mon Dieu, qu'est-ce que cela veut dire, murmura Lucienne. Est-ce que ce sergent aurait écouté mes prières, se serait laissé attendir par mes supplications ? Oh ! je veux le savoir, je veux le savoir. Cela est invraisemblable.

Cependant elle comprit que ce serait compromettre inutilement Schuller que d'aller interroger ce matin là. Il était préférable d'attendre que le hasard le lui fit rencontrer. Frantz Schuller venait de rentrer dans son grenier. Il avait repris son carnet et y ajoutait quelques lignes : " Je viens de recevoir deux fameux soufflets du commandant Von der Graubach. Il paraît que le prisonnier français a trouvé le moyen de s'évader. Comment a-t-il pu faire, voilà ce qu'on se demande et ce que je ne me charge pas d'expliquer à ma bonne femme. J'en aurai l'explication d'ici à la fin de cette guerre, qui menace de ne pas finir, et alors quand je serai de retour près de ma bonne Catherine, je me ferai un plaisir de le lui raconter. En attendant il a la main dure, le commandant Von der Graubach. On voit que Schuller ne déteste pas la plaisanterie. C'est depuis ses victoires, surtout, que l'Allemand hait la France. Dans l'après-midi Montmayer aborda Lucienne :

—Gauthier s'est évadé.

—Ah ! murmure-t-elle, le cœur si plein de

joie triomphante qu'elle ne cherche même pas à dissimuler.

—C'est sur lui qu'ont été tirés les coups de feu que vous avez sans doute entendu cette nuit.

—Et ils l'ont blessé, tué peut-être ? fait-elle avec angoisse.

—Tranquillisez-vous, il doit être sain et sauf, car on n'a pas retrouvé son corps. Comme vous semblez heureuse !

—C'est vrai. Je ne veux pas vous le cacher. S'il avait été fusillé, je me serais toute ma vie reproché sa mort comme un crime. N'est-ce pas moi qui l'ai livré ?

Tous ses soupçons revenaient.

—Comme vous vous intéressez à lui ?

—Est-ce qu'il peut m'être indifférent ? N'est-il pas le fils d'un brave homme qui a servi de père à ma sœur ? Et vous, Jean, pouvez-vous encore douter de moi après ce qui vient de se passer ? Vous avez exigé, de mon... affection pour vous, elle ne pouvait jamais prononcer ce mot : amour, une preuve terrible. J'ai dû hésiter entre deux vies. J'ai sacrifié celle de Gauthier pour sauver la vôtre, la vôtre m'était donc plus précieuse. Quelle autre preuve vous faut-il donc ?

Il gardait les sourcils froncés. Oui, sa vie, à lui, était peut-être plus précieuse pour Lucienne que la vie de Gauthier. Mais pourquoi ? N'était-ce pas parce qu'elle mettait le châtement, la vengeance, le salut de Doriat plus haut que son amour pour Gauthier ? Qui lui dirait la vérité ?

—Malheur sur elle, si je suis sa dupe !

Le soir, à la nuit tombante, Lucienne, qui cherchait cette occasion depuis longtemps, rencontra Frantz Schuller qui se promenait à l'écart en fumant sa pipe de porcelaine. Elle l'aborda, après avoir regardé autour d'elle si aucun soldat ne la voyait.

—Merci, monsieur le sergent, dit-elle les larmes aux yeux ; merci pour ce que vous avez fait. Mais Schuller, rudement :

—Che n'ai rien vait. Che ne sais bas ce que fus fulez tire, allez fus en.

Elle voulait insister. Il lui fit de gros yeux, la moustache hérissée.

—Allez-fus en, allez-fus en ! répéta-t-il.

Et il lui tourna le dos.

VII

Tous les villages autour de Paris, pendant ce long et douloureux siège auquel est mêlée si intimement notre action, ressemblaient à des camps, toutes les maisons ressemblaient à des casernes. Les Allemands étaient là chez eux. Sur toutes les routes, des pelotons de recrues faisaient l'exercice, comme en Allemagne, au champ de manœuvres. Car, tous les jours, à l'armée assiégée arrivaient des renforts d'Allemagne, des soldats non encore instruits, qu'on se hâtait d'équiper et auxquels on apprenait vite le maniement d'armes avant de les incorporer dans des troupes vieilles et aguerries. Tous les pays d'Allemagne envoyaient jeunes et vieux conscrits, professeurs, ouvriers, commerçants, étudiants, pour combler les vides faits dans les rangs par la garnison de Paris, dans de sanglantes rencontres. Sur toutes les routes également de nombreux convois, des détachements d'artillerie, des bataillons allant prendre la garde aux avant-postes, des charrettes pleines de blessés ou de malades que l'on retirait des lignes d'enceinte pour les évacuer à l'intérieur. Partout l'uniforme exécré des Allemands. A toutes les fenêtres, des uniformes. Partout le bruit du sabre des officiers traînant les routes, insolent et vainqueur. En gens pratiques, les Allemands avaient utilisé tout ce qu'ils avaient rencontré autour de Paris. Ils avaient des brasseries de bière. Ils faisaient du pain avec le froment trouvé dans les granges ; ils établissaient des ponts partout où les besoins de la concentration l'exigeaient. Ils réparaient les lignes de chemins de fer que les troupes volantes des francs-tireurs avaient coupées au début du siège, alors que l'arrivée de l'armée ennemie était signalée comme imminente. Ces lignes de chemins de fer amenaient souvent des incursions des francs-tireurs pendant les deux premiers mois de l'investissement : les Français cherchant à détruire ce que rédifiaient les Prussiens.

Le lendemain de l'alerte que nous venons de rapporter et qui avait failli coûter la vie à Gauthier, les rails furent coupés sur la ligne de Meudon à Versailles. Une dizaine de francs-tireurs avaient réussi à percer les lignes ennemies. Ils avaient trouvé des pics et des pioches chez les habitants et profitant d'une nuit très obscure ils avaient enlevé les rails sur une longueur d'une vingtaine de mètres. Un train de ravitaillement avait été culbuté. Malheureusement, les hardis coupeurs de route, s'étant attardés, avaient été enveloppés par un escadron de dragons qui faisaient une ronde de nuit. Trois furent tués. Cinq s'échappèrent. Deux furent pris. Sur les deux, un était grièvement blessé et mourut avant d'arriver à Saint-Cloud. L'autre fut exécuté sur le champ. L'ennemi ne devait pas s'en tenir là ; lorsqu'ils étaient en veine de cruauté, les compatriotes de Frantz Schuller ne s'arrêtaient pas en chemin. Après ces coups de main, les Prussiens entraient en fureur et semaient partout l'épouvante. C'étaient alors des menaces d'incendies, des vexations, des indemnités de guerre, des arrestations, des accusations qui, souvent, pour être ridicules, n'en étaient pas moins suivies du dénouement suprême : la mort.

Pascal Doriat faisait partie du petit détachement qui venait d'opérer, près de Meudon. Il n'avait pas été blessé et il avait pu s'échapper à temps. Mais suivi de près par les dragons, il avait abandonné le bord de la Seine, s'était jeté, à la faveur de la nuit, dans les jardins et avait fini par disparaître. La nuit n'était pas dissipée qu'il franchissait le mur de l'enclos qui s'étendait derrière la maison de Doriat, et à travers les pépinières ravagées se rapprochait de la maison. Il avait éprouvé partout des difficultés pour passer, se heurtant à des routes gardées, à des barrières, à des postes, à des avant-postes, à des sentinelles perdues. Vingt fois il avait cru rencontrer la mort. Deux fois les factionnaires avaient tiré sur lui à bout portant. C'était miracle qu'il vécût encore.

—Ce n'est pas pour aujourd'hui, murmura-t-il.

S'il s'était rendu à Garches, ce n'était pas seulement parce qu'il espérait embrasser sa mère. C'était aussi parce que les hasards de sa fuite l'avaient jeté dans les bois voisins. C'était aussi parce qu'il savait que cette nuit-là, justement, son frère Henri avait obtenu du commandant l'autorisation de pousser ju-qu'à Garches une pointe audacieuse, afin de s'assurer auprès de Marie Doriat du sort de Gauthier Bourreille. Les uns prétendaient, en effet, qu'il avait été tué au retour offensif des Allemands contre la fabrique Montmayer ; les autres croyaient plutôt qu'il avait été fait prisonnier, et les frères Doriat étaient de cet avis, puisqu'ils l'avaient quitté au dernier moment. Mais Gauthier prisonnier, c'était Gauthier mort. Henri Doriat voulait s'en assurer. Il ne se trouvait que deux Allemands, deux officiers, ce jour-là, chez Marie Doriat. Point de soldats. Là où logeaient leurs officiers les soldats n'étaient jamais cantonnés. Henri était arrivé par le même chemin que Pascal devait prendre plus tard : le clos. En approchant de la maison, il avait vu les officiers dîner dans la salle à manger, servis par un Prussien en casquette. Aux patères de la salle étaient accrochées les armes. Il attendit que les officiers eussent fini de manger, caché derrière des futailles remisées en un coin du jardin, dans une espèce de hangard où Doriat, l'hiver, rangeait certaines fleurs. Leur repas fini, les officiers sortirent, allumèrent des cigares et dans la rue Henri perçut le bruit de leurs sabres. Restait l'ordonnance. Heureusement celui-ci ne tarda pas à monter au grenier où il couchait. Le silence se fit autour de la maison. Cette nuit-là, au-dessus de Paris, grondait la canonnade des forts et des batteries prussiennes.

—Entrer comme cela dans la maison, se dit Henri, c'est dangereux, je puis tomber sans m'y attendre sur un Prussien. Ah ! si je pouvais faire savoir à ma mère que je suis là !

Une lampe était allumée dans la chambre de Marie Doriat. Et, de temps à autre, il apercevait, derrière les rideaux des fenêtres, sa sombre silhouette, énergiquement découpée. Comment

l'avertir ? " Comment faire pour attirer son attention ? " Il avait beau sortir, se montrer à découvert, faire crier même le sable des allées, Marie Doriat ne se mettait pas à la fenêtre. Il prit une poignée de gravois et les jeta contre les carreaux. Marie Doriat se rapprocha de la fenêtre mais se mit à regarder dans le jardin. Henri remuait les bras pour se faire voir. Elle finit par le remarquer, sans le reconnaître. Elle descendit, sortit dans le jardin et se dirigea de son côté. Ce fut seulement lorsqu'elle fut tout près qu'elle s'écria :

— Henri ! mon fils ! Imprudent !

— Cache-moi, mère.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Il y a deux officiers dans la maison.

— Je viens de les voir sortir.

— Ils peuvent rentrer d'un instant à l'autre et te surprendre.

— Eh ! qu'importe. Ils ne viendront pas me chercher dans ta chambre, après tout. Eh bien, cache moi dans ta chambre.

— Malheureux enfant, malheureux enfant !

— Il n'y a personne chez toi, que crains-tu ?

— Je crains une catastrophe.

— Allons donc, mère, sois plus courageuse.

— Tu sais comme je suis sujette aux pressentiments. Ton père, jadis, avait confiance en moi quand je lui parlais comme je le fais. Ecoute-moi. N'entre pas dans cette maison. N'y entre pas !

— Oh ! mère, dit-il avec bonté.

— Tu le veux ?

— Je t'en prie.

— Viens donc.

Ils entrèrent. Marie donnait les signes de la plus profonde angoisse, ce fut dans sa chambre qu'elle le regut.

— Comme si j'avais quelque chose à redouter ici, dit-il en riant. J'espère bien que les maudits Allemands n'ont jamais mis la botte chez toi ?

Alors, il l'embrassa tendrement et lui donna tout d'abord des nouvelles de Pascal. Après quoi il l'interrogea sur Gauthier.

— Qu'est-il devenu ? Est-il mort ? Est-il prisonnier ?

— Il s'est évadé.

Alors, Marie raconta ce qu'elle savait. Les Prussiens, si discrets qu'ils fussent sur toutes ces choses, en avaient causé chez les habitants qui les logeaient. La vérité avait fini par être connue et on l'avait redite à Marie.

— Sans doute, dit Henri, Gauthier n'a pas encore pu forcer les lignes d'investissement, car il n'a pas reparu, mais je ne suis pas inquiet. Il connaît comme mon frère et moi tous les chemins détournés. De même que Pascal et moi, il nage comme un poisson ; il traversera la Seine s'il le faut pour échapper aux soldats. Nous le reverrons bientôt au bataillon.

Il se tut. On entendait rentrer les officiers qui montaient l'escalier et allaient se coucher. Une demi-heure se passa. Le soldat dormait de son côté. La maison était ensevelie dans le silence. Henri avait une question sur les lèvres mais n'osait l'adresser à sa mère. A la fin, il s'y décida.

— Et Lucienne ? demanda-t-il timidement.

— Comprends-tu quels ont dû être ses remords, en voyant prisonnier auprès d'elle Gauthier qu'elle a si lâchement abandonné ?

— La misérable ! fit Henri avec dégoût.

— Dieu se chargera de la punir.

Il raconta à sa mère l'alerte de la fabrique. Ce fut ainsi, de causerie en causerie, que la nuit se passa. Ni l'un ni l'autre ne se couchèrent. Vers trois heures du matin :

— Va, pars, mon enfant, dit Marie, ce serait tenter Dieu que de te laisser ici pendant le jour. La nuit favorisera ta fuite. Elle est sombre. Nul ne te verra.

Il embrassa sa mère et sort par le cloz en faisant le moins de bruit possible, dans la crainte d'éveiller l'attention des officiers qui dorment au même étage. Mais, dans le jardin, et au moment où il se dispose à franchir la muraille, il se heurte à un homme qu'il ne reconnaît pas et il va prendre la fuite lorsqu'il entend une voix étouffée :

— Henri ! Je savais bien te rencontrer ici.

— Pascal !

— Attends. Prends garde. J'ai des soldats à ma poursuite. Je crois les avoir dépistés il y a quelques minutes mais je ne suis pas sûr.

— Veux-tu que je prévienne notre mère ?

— Pas encore. Si le danger est écarté, j'irai l'embrasser et nous partirons ensemble.

Des pas nombreux se rapprochaient du mur.

— Les voici. Ce sont eux, ça se gâte.

Il y eut quelques secondes d'hésitation de la part des Allemands ; il y avait parmi eux, des cavaliers. On entendait distinctement piaffer les sabots des chevaux sur la terre durcie par la gelée, de l'autre côté de la muraille. C'étaient les dragons qui poursuivaient les francs-tireurs depuis la voie ferrée où ceux-ci avaient été surpris. Pascal et Henri s'éloignèrent du mur. La situation devenait grave. Au moment où ils venaient de s'éloigner, une tête coiffée d'un casque pointu apparaissait au dessus du mur ; des voix rudes s'interpellaient ; après le premier casque, il y en eut un autre, puis ce fut un autre encore, puis un autre. Toute la muraille en était hérissée.

— Ça se corse ! murmura Pascal, en essayant de rire.

Dans la maison, les deux officiers s'étaient levés et venaient de descendre au jardin, le revolver au poing, réveillés par le bruit. Pascal et Henri s'élançèrent dans la maison. Celle-ci est divisée en deux par un corridor. Au bout du corridor, une porte donne sur une rue de Garches. Ils vont l'ouvrir, cette porte, et déjà Pascal à la main sur la serrure lorsqu'ils entendent des soldats de l'autre côté. Ils ne font plus aucun mouvement. La maison est entourée. Marie Doriat, inquiète, se montre tout à coup. Le premier de ses deux fils qu'elle aperçoit c'est Henri.

— Toi, Henri, tu n'es pas parti, ah ! grand Dieu ! que va-t-il arriver !

Elle se sent prise et enlevée par deux bras robustes. Des lèvres s'appuient sur ses joues et une voix émue lui murmure à l'oreille :

— Du moins, s'ils nous emmènent, je t'aurai embrassée.

Et la pauvre femme laissa échapper un cri de terreur, un cri de désespoir. C'est que cette voix n'était pas celle d'Henri.

— Pascal ! Pascal ! Toi aussi ! Vous deux !

Et elle va tomber s'ils ne l'a retiennent.

— Peux-tu nous cacher ?

— Hélas, où ? ne connaissez-vous pas la maison ? la maison où vous êtes nés, où vous avez grandi ?

— Alors nous sommes pincés.

Les soldats arrivent de tous les côtés par le clos empli de leurs sinistres cohortes. En même temps d'autres frappent à la porte du corridor avec les crosses des fusils. Marie se sent devenir folle.

— Perdus ! Perdus ! dit elle.

Ses dents claquent. Elle tourne et retourne dans ce corridor comme si elle avait l'espoir de découvrir, au dernier moment, une cachette où ses fils seraient en sûreté. La porte est enfoncée vers le jardin. La porte est brisée vers la rue. Et de chaque côté entrent les soldats ivres de colère, ivres de leurs poursuites, ivres de sang. Henri et Pascal ne font même pas de résistance. Ils sont vigoureux. S'ils étaient armés, ils trouveraient une mort glorieuse, sous les cadavres allemands. Ils se vengeraient, du moins. Mais ils n'ont que leurs poings pour se défendre. Et vingt fusils les mettent en joue. Ils sont prisonniers. Les officiers, logés chez Marie Doriat les font entrer dans la salle à manger sur la table de laquelle sont encore les restes du repas qu'il y ont pris il y a quelques heures. Ils veulent interroger les deux jeunes gens. Et tout d'abord ils sont surpris de se trouver en présence de deux hommes, là où leurs soldats n'en poursuivaient qu'un. Un officier se tourne vers un sergent. Celui-ci est Frantz Schuller.

— Lequel des deux ? demanda-t-il.

Frantz Schuller, raide, le menton haut, répond en désignant un caporal de dragons. L'officier interroge le cavalier.

— Il faisait trop noir, dit l'homme, on ne pourrait dire sans se tromper, lequel des deux nous poursuivions.

D'autres font la même réponse. Un peu d'hésitation se manifeste chez les officiers. Cette hésitation ne dure pas longtemps. Pascal et Henri,

bien qu'ils ne comprennent pas l'allemand, deviennent ce qui se passe. Ils savent qu'il est question d'eux. Ils savent pourquoi les soldats hésitent. Et dans le cœur d'Henri germe l'idée d'un héroïque sacrifice.

— C'est Pascal qu'ils poursuivaient. C'est Pascal qu'ils veulent, Pascal, s'il est reconnu, est un homme mort. Pascal est l'aîné. Il fera mieux que moi marcher la maison. Je mourrai à sa place. Lui restera auprès de notre mère et la consolera, la guerre finie. Moi, je m'en irai. J'aurai fait mon devoir de frère, mon devoir de bon Français je m'en irai tranquille.

L'officier leur demande :

— Qui êtes-vous ?

— Pascal Doriat, le fils aîné de la femme sous le toit de laquelle vous habitez

— Et vous ?

— Henri Doriat, son autre fils.

— L'un de vous deux a fait partie, cette nuit, d'une bande qui a enlevé les rails du chemin de fer de Versailles et a fait ainsi dérailler un train de ravitaillement.

— C'est possible.

— C'est vrai. Ce n'est pas seulement possible, dit l'officier avec arrogance. L'un de vous deux a été poursuivi jusqu'ici par les dragons auxquels s'est mêlé le poste de la fabrique Montmayer qu'on relevait la garde. Voyons, lequel de vous deux est francs-tireur ?

— Moi ! dit Pascal. Je suis même sergent.

— Moi aussi, je suis franc-tireur, dit Henri en souriant, mais je n'ai pas encore eu la chance de gagner des galons.

— Vous étiez tous deux sur la voie ferrée ?

— Non, dit Pascal. J'y étais seul.

— Ah ! c'est vous !

Mais Henri intervient :

— Mon frère vous trompe.

— Henri !

— Mon frère vous trompe, c'est moi qui ai enlevé, avec des amis, cette nuit, les rails du chemin de fer.

— Henri ! quelle folie, pourquoi mentir ?

— Pourquoi mentir, toi aussi, Pascal ! dit Henri avec un sourire d'une suprême et divine bonté ? Pourquoi prétendre que tu as commis un acte audacieux dont je réclame tout l'honneur ?

Pascal, effaré, regardait Henri sans comprendre.

— Mais tu es fou, Henri, tu es fou, songe donc !

Et tout à coup, la vérité se fait jour, il comprend. Il comprend que c'est l'amour fraternel, le dévouement le plus héroïque, le plus pur qui fait agir Henri. Il comprend toute l'horreur grandiose de cette scène. Il repousse les soldats qui le retiennent, s'élançant vers Henri qu'il étire dans ses bras.

— Tais-toi, tais-toi, ce que tu dis est une humiliation pour moi. Crois-tu donc que je ne saurais pas mourir, et que je tremblerais devant leurs fusils chargés ?

Mais Henri, à l'officier :

— C'est moi, vous avez entendu. Veuillez ne pas tenir compte des protestations de mon frère. Il veut se dévouer pour moi. Je n'y consentirai jamais.

— A quoi penses-tu, te dis-je, fait Pascal avec colère, et de quel droit veux-tu te substituer à moi ? Je n'y consentirai pas. Ce serait une lâcheté de ma part, ce serait plus qu'une lâcheté, ce serait un crime.

— Et toi, Pascal, pourquoi voudrais-tu mourir à ma place ? qui resterait auprès de notre mère ?

— Tu la consoleras.

— Pourquoi serait-ce moi. Elle nous adore tous deux. Jamais elle n'a gâté l'un au détriment de l'autre. Jamais, dans son cœur maternel, si plein de tendresse, elle n'a eu de préférence pour l'un de nous. Elle nous a aimés également.

— Tu es l'aîné.

— Eh bien, puisque je suis l'aîné, j'ai le droit de commander et, s'il faut qu'il y ait un de nous deux qui s'en aille, du moins que ce soit moi, puisque c'est moi qui ai vécu plus longtemps.

— Ce n'est pas juste, puisque c'est moi que l'on recherche.